BtB Bureau de la traduction / Translation Bureau

VOLUME 10/1 • PRINTEMPS/SPRING 2013

L'Actualité langagière / Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Néologismes de fantaisie /
Not your average neologisms

Le RTE, un réseau aux dimensions humaines /
The NTE: Professional connections on a human scale

Préséance & ligatures

Personnages colorés, privilèges et brillantes réparties /
Colourful personalities, perks and brilliant comebacks

Algunos ejemplos de renovación neológica de la terminología
en el área temática de la Economía actual

De l'Afrique /
Out of Africa

Lumières sur un laissé-pour-compte : le terme *hakapik*

Pour traduire Twitter /
Translating tweets

La langue et l'oreille : Vous êtes dur d'oreille? Non, c'est dur pour l'oreille

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Public Works and Government Services Canada

Canada

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Préparer le terrain aux langagiers de demain /
A Word from the CEO: Preparing the way for our future language professionals
Donna Achimov, page 4

Les nouveaux langagiers dont aura bientôt besoin l'industrie devront être flexibles, orientés clients et prêts à travailler en partenariat à tous les niveaux.

The next generation of language professionals that the industry will soon require will have to be flexible, focused on client service and ready to work in partnerships at all levels.

L'industrie en marche : Le RTE, un réseau aux dimensions humaines /
Industry Insights: The NTE: Professional connections on a human scale
Isabelle Landry, page 6

Le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation est un carrefour d'entraide qui permet aussi bien d'échanger des renseignements que de suivre des cours de formation et de perfectionnement.

The Network of Translators in Education is a peer support network that encourages information sharing and provides training and development courses.

Français pratique : *Préséance* & ligatures
Jacques Desrosiers, page 8

Au menu, d'abord la mésentente entre les dictionnaires au sujet du mot *préséance*, puis l'anarchie qui y règne dans l'emploi des ligatures « œ » et « æ ».

The Word Geek
Barbara McClintock, page 11

Our columnist discusses a few of the neologisms that made their way into the latest editions of standard English dictionaries.

À travers le prisme de l'histoire : Personnages colorés, privilèges et brillantes réparties /
Through the Lens of History: Colourful personalities, perks and brilliant comebacks
Jean Delisle, page 12

Dans ce premier article d'une série consacrée aux traducteurs fédéraux, l'auteur esquisse le portrait de quelques personnages colorés qui ont marqué l'histoire du Bureau de la traduction.

In this, the first of a series of articles about federal translators, the author sketches a portrait of a few personalities who left their mark on the history of the Translation Bureau.

El Rincón Español: Algunos ejemplos de renovación neológica de la terminología en el área temática de la Economía actual
Josefa Gómez de Enterría, Manuel Martí-Sánchez e Irma Nunan, página 20

Estamos en una era de nuevos parámetros económicos que han conllevado a la creación de un vocabulario neológico en el ámbito de la Economía actual. Este vocabulario surge en el flujo comunicativo de los expertos y del gran público y de la implantación masiva de las nuevas tecnologías.

La petite histoire d'une expression : *Découvrir le pot aux roses*
Fanny Vittecoq, page 23

La fleur évoque le secret, le pot le contenant d'une eau parfumée, et la « découverte » consiste à en soulever le couvercle.

Traduire le monde : De l'Afrique /
Translating the World: Out of Africa
André Racicot, page 24

Au Sud, au Nord ou autour de l'équateur, nombreux sont les pièges que tend le « Berceau de l'humanité » aux traducteurs.

In the south, in the north and around the equator, translation pitfalls abound in the "cradle of humanity."

Lumières sur un laissé-pour-compte : le terme *hakapik*
Gabriel Martin, page 26

Emprunté au norvégien, ce mot désigne le gourdin avec lequel on assomme les blanchons. Aussi impopulaire que soit l'instrument, les dictionnaires devraient accueillir le mot.

Carnet techno : Pour traduire Twitter /
Tech Files: Translating tweets
André Guyon, page 28

Twitter devient un important moyen de communication pour toutes sortes d'organisations. Mais ces gazouillis, il faudra bien les traduire. Et vite. Un défi de taille pour les langagiers.

Twitter is becoming an important means of communication for all sorts of organizations. But tweets need to be translated. And quickly. No small challenge for language professionals.

La langue et l'oreille : Vous êtes dur d'oreille? Non, c'est dur pour l'oreille
Maurice Rouleau, page 32

Le plaisir de l'oreille fait-il la loi en matière de grammaire? La douceur est-elle la qualité suprême de la langue? Le moteur de son évolution? Pour y voir clair, l'auteur est retourné à Vaugelas.

Les articles traitant de questions linguistiques propres à l'anglais ou à l'espagnol ne sont offerts que dans ces langues.

Articles covering linguistic concepts specific to the French and Spanish languages are published in these languages only.

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Adaptation: Emma Harries

Néologismes de fantaisie

Boycotter, massicoter, méduser, pasteuriser, turlupiner. Cinq verbes, un point commun. Ils sont tous dérivés d'un nom propre :

- *boycotter*, du nom du capitaine Charles C. Boycott, qui a d'abord été boudé par les travailleurs locaux, puis mis en quarantaine par la Ligue agraire irlandaise en 1880;
- *massicoter*, du nom d'un mécanicien français, Guillaume Massiquot, qui a mis au point une machine à couper le papier en 1840;
- *méduser*, de Méduse, personnage mythologique, dont le seul regard pouvait changer en pierre celui qui le croisait;
- *pasteuriser*, de Louis Pasteur, célèbre chimiste et biologiste français, inventeur d'un procédé de conservation des aliments, la pasteurisation;
- *turlupiner*, de Turlupin, nom de scène du comédien français Henri Legrand. Un turlupin, c'est un homme qui fait de basses plaisanteries, de mauvais jeux de mots.

Des verbes ainsi construits, il y en a eu et il y en aura d'autres. Ce procédé de création lexicale permet non seulement d'immortaliser le nom d'une femme, d'un homme, d'un personnage, mais aussi – et surtout – de combler un vide lexical. À force d'être employés, les verbes cités plus haut ont trouvé leur place dans les dictionnaires. S'ils sont *utiles*, les néologismes ont généralement une longue espérance de vie. Peu d'entre eux tombent dans l'oubli.

Mais il y a de ces néologismes qui font long feu. Pour une raison ou pour une autre*. C'est le sort qui sera sans doute réservé au nouveau verbe français *zlataner*, dérivé du nom d'un joueur de soccer d'origine suédoise, Zlatan Ibrahimović, et signifiant « se charger de quelque chose avec vigueur, dominer ». Ce néologisme, fantaisiste, comble-t-il réellement un vide lexical? J'en serais fort étonné.

Imaginons un instant qu'au Canada un journaliste sportif ait créé le verbe *crosbyer*, pour décrire une performance s'apparentant à celle de Sydney Crosby. Je douterais fort que les instances officielles reconnaissent ce néologisme. Mais le Conseil des langues de Suède, lui, n'a pas hésité à admettre le verbe *zlatanera* parmi les néologismes de bon aloi.

La langue est vivante, on en convient. Et pour survivre, elle doit accueillir de nouveaux mots. Mais il y a tout de même des limites à respecter! ■

* On n'a qu'à penser au fameux guiminet.

Not your average neologisms

Boycott, hector, lynch, mentor and *pasteurize* are five verbs with one thing in common—they are all derived from proper names:

- *to boycott*, from Charles C. Boycott, who was cut off from all local sources of labour and thus commercially isolated by the Irish Land League in 1880
- *to hector*, from the heroic Trojan warrior Hector of Greek mythology, which came to mean "to bully"
- *to lynch*, from William Lynch or Charles Lynch, both of whom headed extralegal courts in Virginia circa 1780
- *to mentor*, from the name of Telemachus's adviser in the ancient Greek epic poem, *Odyssey*
- *to pasteurize*, from Louis Pasteur, a French chemist and biologist who invented the process for food preservation known as pasteurization

Other names have inspired new verbs and will continue to do so. Coining new words in this way not only immortalizes the name of a person or character, but also—and more importantly—fills a void in the language. Through repeated use, the verbs listed above became accepted in English dictionaries. Neologisms that are *useful* tend to have a long life. Few of them fall out of use.

However, some new expressions do not catch on—for one reason or another.* Such a fate is no doubt in store for the new French verb *zlataner (to zlatan)*, which is derived from the name of the Swedish soccer player Zlatan Ibrahimović and means "to dominate on or off the field." Does this trendy new word really fill a void in the language? All I can say is, I'd be very surprised if it did.

Imagine if a Canadian sportswriter coined the verb *to crosby* to describe skill similar to Sydney Crosby's. I highly doubt that this neologism would make its way into standard dictionaries. However, the Swedish Language Council was quick to include the verb *zlatanera* in its list of accepted new words.

Language is dynamic, of course, and to survive, it must incorporate new words. But within reason! ■

* You may recall *to palinize*.

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Donna Achimov

Préparer le terrain aux langagiers de demain

Au cours de la dernière année, j'ai eu l'occasion de discuter avec divers groupes du secteur langagier au Canada, et l'un des sujets qui étaient au cœur de toutes les discussions est l'importance que revêt pour l'industrie la préparation des langagiers de demain.

Nous savons qu'un pourcentage élevé de l'effectif de l'industrie langagière arrivera bientôt à l'âge de la retraite. Il faut donc trouver de nouvelles recrues pour que l'industrie puisse répondre à la demande future.

Les langagiers de la prochaine génération devront faire face à des réalités qui seront, selon moi, bien différentes de la situation actuelle. Ils devront non seulement maîtriser les langues, mais aussi être ouverts sur le monde, avoir le sens des affaires et adopter une orientation client, car le public s'attend de plus en plus à pouvoir obtenir des services en tout temps. Ils devront être flexibles et capables de s'adapter à l'évolution des réalités et de répondre à différents types de demandes de leurs clients. Ils seront aussi appelés à combiner leur expertise langagière avec leurs compétences informatiques et leur capacité d'adaptation, car les technologies continueront d'évoluer.

Comment pouvons-nous aider à préparer le terrain aux langagiers de demain? En établissant de solides réseaux et en créant une synergie dans l'ensemble du secteur langagier. Des partenariats doivent être noués à tous les niveaux : entre les petites entreprises, entre le Bureau de la traduction et le secteur privé, entre le secteur privé, le milieu universitaire et le secteur des technologies et entre différentes régions du pays. Les technologies offrent mille et une possibilités de collaboration, et je me réjouis à l'idée de continuer à les explorer dans différents forums.

Conçu et géré par le Bureau de la traduction, le Portail linguistique du Canada est un exemple concret de collaboration. En effet, un réseau national de collaborateurs enrichit continuellement le Portail de contenu lié à la langue. L'an dernier, j'ai été impressionnée de constater les bienfaits de la collaboration dans la région de l'Atlantique, où Traduction NB s'est efforcée de faciliter l'établissement de partenariats entre les intervenants de l'industrie. Je tiens aussi à mentionner un exemple concret des retombées des partenariats. En 2012,

Preparing the way for our future language professionals

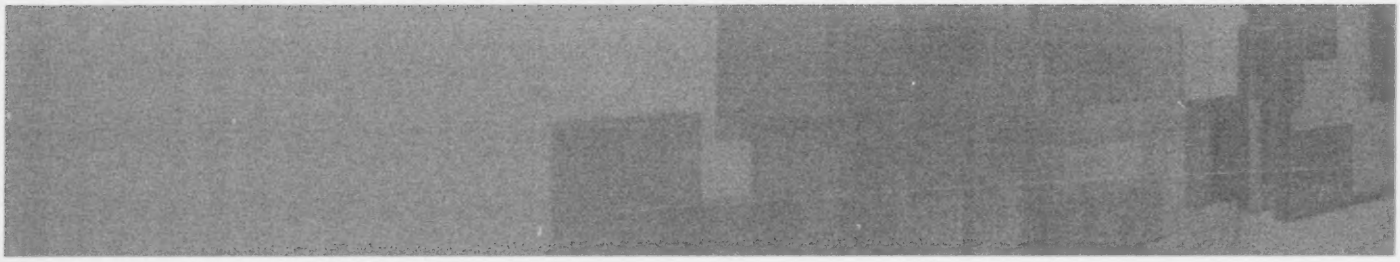
Over the past year, I've had the opportunity to meet with and speak to a variety of groups from Canada's language sector, and one of the topics that always comes up is how important it is for our industry to prepare the language professionals of the future.

We know that a large proportion of the workforce in our industry is approaching retirement. To sustain the industry and meet future demands, we need newcomers to the language professions.

We also need the next generation of language professionals to be ready for tomorrow's realities, which I expect will be quite different from what we have been accustomed to until now. In addition to a talent for languages, they will need a global perspective. They will have to be business savvy and client-focused, especially when the public increasingly expects service 24/7. They will have to be adaptable and flexible so that they can adjust to changing realities and be prepared to meet different kinds of demands from their clients. And they will be called upon to combine their expertise in languages with their technology skills and their adaptability, because technology will continue to evolve.

How can we help prepare the way for our future language professionals? We can develop stronger networks and a synergy across the language sector, with partnerships at all levels—between small businesses, between the Translation Bureau and the industry, between the industry and universities and the technology sector, and between different parts of the country. There is huge potential in using technology to collaborate, and I look forward to continuing to explore this in different forums.

The Language Portal of Canada, which was developed and is managed by the Translation Bureau, is a tangible example of collaboration, with its network of contributors across the country who continually enrich the Portal with language-related content. And I was impressed over the past year to see first-hand some of the successful collaborations originating in the Atlantic Region, where NB Translation has focused on facilitating partnerships between different players in the industry. I also want to mention a concrete



grâce aux fonds obtenus dans le cadre du Programme de renforcement du secteur langagier au Canada du gouvernement fédéral, le Collège communautaire du Nouveau-Brunswick a lancé un programme novateur en services paralangagiers (prestation de services de soutien à la traduction dans les secteurs public et privé), conçu en collaboration avec des collèges communautaires de trois autres provinces.

L'industrie canadienne de la langue est à un tournant. Je crois que les futurs professionnels devront avoir le réflexe d'établir des alliances et d'en tirer parti plus efficacement. Grâce aux réseaux, il sera possible de collaborer et, du même coup, de profiter de ressources variées et d'offrir en tout temps le savoir-faire spécialisé et les services instantanés et diversifiés requis. Le secteur langagier peut commencer dès maintenant à préparer le terrain en saisissant toutes les occasions de renforcer les liens entre ses différents intervenants. ■

example of how partnerships can pay off. In 2012, with funding from the Government of Canada's Canadian Language Sector Enhancement Program, the Collège communautaire du Nouveau-Brunswick launched an innovative, jointly developed paralanguage studies program (the delivery of support services to translation in the public and private sectors) with community colleges in three other provinces.

The Canadian language industry is at a turning point. I believe tomorrow's professionals will have to have the reflex to establish alliances and use them more effectively. Networking will make it possible to tap into a range of resources and offer the diversity, the round-the-clock and instantaneous service and the specialized expertise that will be needed. And the language sector can pave the way today by seizing every opportunity to strengthen the ties between us. ■

L'industrie en marche | Industry Insights

Isabelle Landry

Translation: Raymond Martel

Le RTE, un réseau aux dimensions humaines

« Bon, encore un réseau », direz-vous. Avez-vous fait le décompte de tous les réseaux, de toutes les associations qui se rattachent à la sphère d'activité des langagiers? OTTIAQ, ATIO, CTTIC, FIT[1] : c'est un bon départ. Vous cherchez un regroupement qui défend les intérêts des langagiers? Il y a l'ACGL, l'AIIA, l'ATAMESL, l'ATTAC[2]. Voilà déjà un bon bol de soupe à l'alphabet. Vous êtes travailleur autonome? Vous avez peut-être alors décidé de vous affilier à une chambre de commerce ou à un autre type de regroupements d'affaires. Vous êtes du genre techno et préférez les réseaux sociaux? Dans ce cas, vous êtes sûrement actif sur Facebook, LinkedIn ou Twitter – ou pourquoi pas tous les trois!

Qu'est-ce qui distingue le RTE?

Fondé en 1985, le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTE) est né d'un souci d'harmoniser la terminologie de l'éducation en français et en anglais au Canada dans le respect de la diversité et de la complexité des systèmes éducatifs et de l'héritage linguistique de chacun. À l'origine, les membres ont consacré beaucoup d'énergie à défricher la terminologie et à rédiger des fiches dans les règles de l'art. Aujourd'hui, le RTE propose aux langagiers de divers horizons un carrefour d'entraide dont les objectifs premiers sont de favoriser l'échange de renseignements terminologiques et linguistiques, en français et en anglais, dans le domaine de l'éducation, et d'offrir des occasions de formation, de perfectionnement et d'enrichissement professionnels. C'est donc l'un des rares réseaux au Canada à regrouper des langagiers dont le dénominateur commun est le domaine général dans lequel ils travaillent, par opposition à une région géographique, au statut professionnel ou à la forme d'exercice, soit travail en entreprise ou pratique privée.

The NTE: Professional connections on a human scale

I can hear you already: "Here we go again…another network." Indeed, have you ever counted the actual number of professional language associations and organizations? Just for starters, consider OTTIAQ, ATIO, CTTIC and FIT.[1] Next, if you're looking for advocacy groups, you can call on the ACGL, AIIA, ATAMESL and ITAC.[2] That's already quite a mix. If you're a freelancer, you may also have decided to join a chamber of commerce or another type of business club. Finally, you might be more of a techie and social-networking fan, with an active profile on Facebook, LinkedIn or Twitter, or maybe even on all three.

What makes the NTE different?

Established in 1985, the Network of Translators in Education (NTE) first set out to help standardize English and French educational terminology across Canada while taking into account the diversity and complexity of the country's many education systems and their respective linguistic heritage. In the early years, NTE members invested a lot of energy in terminology research, producing detailed records in keeping with rigorous terminology standards. Today, the NTE operates as a peer-support organization for language professionals of all kinds. As such, its primary roles are to promote the sharing of education-related language and terminology information in both official languages and to provide members with a range of professional development and training opportunities. Building on this mission, the NTE has become one of the very few Canadian networks to bring together committed professionals whose common denominator is their field of work, as opposed to their geographical location, professional status or type of practice (private or salaried).

Réseau des traducteurs et traductrices en éducation
Network of Translators in Education

Un nouveau souffle, une mission renouvelée

Le RTE a soufflé ses 25 bougies en 2010. Il a su s'adapter à l'évolution de la profession et des technologies : bulletin d'information papier, groupes de discussion en ligne, site Web, attribution de bourses aux étudiants en traduction, formations et colloques se sont ajoutés au fil des ans. Une nouveauté en 2012 : l'envoi par courriel de nouvelles brèves sous le titre *FlashINFO* pour garder le contact avec les membres, que l'on appelle affectueusement « Réseaumanes ». Regroupement dynamique et branché, le RTE a tissé des liens avec des partenaires dont les activités présentent un intérêt complémentaire pour ses membres, à savoir l'ATAMESL, l'OTTIAQ et Magistrad. Toutes ces démarches maintiennent la vitalité du Réseau.

« Small is beautiful »

Si votre objectif dans la vie est de compter le plus d'amis possible sur Facebook, le RTE n'est peut-être pas pour vous. Il regroupe à l'heure actuelle un peu plus d'une centaine de langagiers, une grande famille, quoi! Être membre actif du RTE, c'est avoir des interactions ciblées, de qualité, avec d'autres professionnels aux intérêts similaires. C'est ne pas être submergé par un excès d'information plus ou moins pertinente. Ne dit-on pas que « trop d'information tue l'information »? Le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation reste un milieu aux dimensions humaines, un lieu d'échange fructueux et toujours positif.

Comment résumer le RTE?

Pourquoi ne pas simplement en citer la devise : *Rayonnement Traduction Entraide*. ■

Notes et références

1 Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO), Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC), Fédération internationale des traducteurs (FIT).

2 Association des conseils en gestion linguistique (ACGL), Association de l'industrie de la langue (AILIA), Association des travailleurs autonomes et micro-entreprises en services linguistiques (ATAMESL), Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC).

Breathing new life into its mission

In 2010, the NTE celebrated its 25th anniversary. Over that long period, the organization has adapted to the shifting tides of both technology and the language professions by introducing everything from a print newsletter, online discussion forums and a website to workshops, lectures and symposiums, as well as scholarships for translation students. In 2012, it also launched *FlashINFO*, a short e-bulletin that keeps fellow "Networkers" up to speed on news and events. What's more, as an outward-looking organization, the NTE has built ties with partners such as ATAMESL, OTTIAQ and Magistrad, whose activities hold added interest for its members. All of these efforts have kept the NTE current and vibrant.

Small is beautiful

If your goal in life is to make a legion of friends on Facebook, the NTE may not exactly be your cup of tea: with slightly over 100 members, the NTE is more like a big family, you might say. So, being an active NTE member means tapping into high-quality targeted interactions with other language professionals whose interests mesh with yours. It also means not being flooded with irrelevant information. As the saying goes, too much information kills information. The Network of Translators in Education continues to thrive by remaining on a very human scale and promoting its time-honoured principle of fostering productive and ever-positive exchanges.

The NTE in a nutshell?

Our motto says it best: *Networking Translation Empowerment*. ■

Notes and references

1 Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), Association of Translators and Interpreters of Ontario (ATIO), Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council (CTTIC), International Federation of Translators (FIT).

2 Association des conseils en gestion linguistique (ACGL), Language Industry Association (AILIA), Association des travailleurs autonomes et micro-entreprises en services linguistiques (ATAMESL), Literary Translators' Association of Canada (LTAC).

Français pratique

Jacques Desrosiers

Préséance & ligatures

Q. *Est-ce qu'on peut employer cette belle expression :* avoir préséance, *quand il est question d'autres choses que des personnes?*

R. Un des premiers exemples que donne le *Trésor de la langue française* (TLF) : *Les cours d'appel ont la préséance sur les tribunaux de première instance*, porte sur des choses et non sur des personnes. Comme il est question de prérogatives dans une hiérarchie protocolaire, on pourrait toujours dire que l'on parle indirectement, par « métonymie », de personnes.

Mais que dire de la deuxième entrée du TLF (c'est moi qui souligne) :

> *P. ext.* Supériorité reconnue à **quelque chose**, par institution ou par habitude, dans une hiérarchie de réalités ou de valeurs. *Il faut éviter soigneusement toute oiseuse discussion, de vaine préséance entre ces deux éléments sociaux … C'est de cette philosophie même, en ce qu'**elle donne au général la préséance sur le particulier**, qu'André Gide fait le procès … Mais l'aptitude de la conscience au projet nous contraint à renverser **la préséance du réel sur le possible**…*
>
> *– Loc. Donner la préséance à qqn/**qqc**.* Faire passer quelqu'un, **quelque chose** avant quelqu'un ou **quelque chose d'autre**. *Mais, pardonnez-moi de donner la préséance à la question de cœur, car le second motif ressemble bien à une question de fait…*

Si les autres dictionnaires, notamment le *Petit Robert*, n'ont pas de tels exemples, c'est qu'ils limitent le sens de *préséance* au domaine du protocole et de l'étiquette. Ce qui n'est pas si étonnant, vu l'étymologie du mot, qui vient de *seoir*, « être assis », donc « être assis en avant ». Les exemples donnés par le TLF ne laissent pourtant planer aucun doute sur son extension légitime à d'autres domaines, même dans des cas où n'apparaît pas nécessairement en filigrane la notion de hiérarchie.

On rencontre cet emploi dans la presse européenne. J'ai dans mes dossiers ce vieil exemple du journal *Le Monde* :

> *Le président est censé publier des réglementations. Nous passerions des lois qui ont préséance sur les décrets, a-t-il assuré.*
> 26 septembre 2006

Bien sûr, nous sommes là encore dans le domaine juridique, où l'expression ne semble jamais impropre. Mais d'autres contextes y recourent volontiers :

> *L'expo est conçue comme un débat sur le progrès de notre société de 2008 dans son approche des images, qui regagnent dorénavant la préséance sur le verbe.*
> *L'Express*, 3 novembre 2008

J'ai trouvé un exemple très semblable sur le site de la Bibliothèque nationale de France, dans la description d'un ouvrage publié en 2009 :

> *Craig oppose au décor réaliste et au jeu psychologique de l'acteur un art fondé sur le mouvement, la couleur, le jeu de l'ombre et de la lumière, où le geste a préséance sur la parole*[1].

Je garde toutefois l'impression – confortée par Google – que le mot est plus populaire dans l'usage canadien, où il apparaît dans toutes sortes de contextes, par exemple :

> *Est-il besoin de souligner que l'ouverture d'esprit et l'ouverture du cœur ont préséance sur les considérations d'âge.*
> *La Presse*, 22 septembre 2012

En abuse-t-on un peu? Je pose simplement la question. Le mot en tout cas est répandu dans le domaine de l'informatique et des mathématiques. Document d'un cours de HEC Montréal sur les opérateurs logiques :

> *la règle en logique est que le* **et** *a préséance sur le* **ou** *(comme la multiplication a préséance sur l'addition)*[2]

L'exemple suivant vient d'un document officiel de la Commission de toponymie du Québec, qui y énonce les « normes générales » sur lesquelles elle se fonde pour créer des noms de lieux :

> *Les lignes directrices suivantes visent à favoriser une plus grande rationalité en la matière, en indiquant quelles sont les circonstances où le critère de l'usage devrait avoir préséance et quelles sont les autres où l'on devrait accorder plutôt la préséance au critère excluant les noms de personnes vivantes ou décédées depuis moins d'un an*[3].

De toute façon, le *Trésor* est une source généralement suffisante pour défendre un point de vue. Un interlocuteur pourrait toujours avancer que les autres dictionnaires ne donnant pas un sens aussi large à *préséance*, on peut conserver ses doutes. Même les Larousse ne connaissent pas cet emploi. Vous aurez aussi maille à partir avec ceux qui, selon le mot de René Meertens, considèrent le *Petit Robert*

comme « le juge de paix » en matière de langue[4]. Mais vous avez un des meilleurs avocats, le TLF, et un certain usage.

Les ligatures « œ » et « æ »

Q. *Quelqu'un me demande si la ligature « œ » est obligatoire dans le mot* œuvre. *J'ai entendu dire que la ligature « æ » est facultative, mais on ne semble faire aucune concession dans le cas de « œ ». Qu'en est-il au juste?*

R. En principe, oui, la ligature « œ » est obligatoire. Comme on l'explique notamment sur Wikipédia[5], c'est parce qu'elle entre dans la catégorie des ligatures « linguistiques », qui dépendent de l'étymologie du mot et déterminent sa prononciation (comparer le « œ » de *bœuf* et le « oe » de *moelle*). On les distingue des ligatures « esthétiques », qui donnent du cachet à un texte imprimé et sont purement facultatives (comme *ff*).

« *Æ* » étant aussi de nature linguistique (comparer *cæcum* et *paella*), elle devrait être obligatoire. Mais comme elle n'apparaît que dans quelques mots d'origine latine, notamment des termes médicaux, son caractère linguistique est contesté. Certains la considèrent comme purement esthétique. On peut donc la juger facultative.

Tout cela semble bien simple. En fait, c'est un vrai sac de nœuds.

D'abord, il y a des divergences d'un dictionnaire à l'autre, puis entre les versions papier et électronique des mêmes dictionnaires, et à l'intérieur même des maisons d'édition.

La forme « œ » est presque toujours respectée – du moins sur papier, par exemple dans le *Trésor de la langue française*. Mais le TLF informatisé ligature au hasard : *sœur*, *vœux* et *bœuf*, mais *oeuf*, *coeur* et *moeurs*; *fœtus* mais *oesophage*; le tout avec une touche supplémentaire d'incohérence : *oeuvre* et *main-d'oeuvre*, mais *chef-d'œuvre* et *hors d'œuvre*. *Oeil* n'est pas ligaturé à l'entrée du mot, mais il l'est à l'entrée *clin (d'œil)*. Problèmes techniques sans aucun doute. Dans la version électronique du Hanse, absolument rien n'est ligaturé.

Ce n'est pourtant pas impossible à faire, puisque notre « juge de paix », le *Petit Robert*, sur papier ou sur écran, ligature tout ce qui peut l'être. De même le *Multidictionnaire*, papier ou version sur mobile.

Pour « æ », le *Petit Larousse* écrit *et cætera* et *cæcum*, mais *ex aequo*, *curriculum vitae* et *lapsus linguae*. Le Larousse en ligne, lui, fait la ligature dans tous ces mots sauf *curriculum vitae*. Le *Dictionnaire* de l'Académie française écrit *ex æquo* à l'entrée principale, tout en acceptant *ex aequo*. L'entrée *et cetera* comporte la note : « (On trouve aussi *Et caetera*, *Et cætera*) ». *Cæcum*, mais *vitae*. On voit que *vitae* est populaire. Même le correcteur de mon téléphone, qui rétablit automatiquement toutes les ligatures, ne touche pas à *vitae*. Mais n'oubliez pas que le *Petit Robert* monte la garde : jamais de *vitae*, papier ou écran. Ce qui n'empêche pas le *Dixel* de Robert d'admettre les deux, et de reconnaître seulement *ex aequo*.

Il n'est pas étonnant que les ligatures impatientent du monde. Pour François Daniellou[6], « la ligature est un choix esthétique de typographie, qui n'a rien à voir avec l'orthographe ou la grammaire ». Il ajoute : « en ce qui concerne la ligature *æ*, fort heureusement, la messe est presque dite. [...] Un *curriculum vitae* vous sera tout aussi utile qu'un *curriculum vitæ* ». Il rejette l'argument phonétique, puisque « l'orthographe française n'est pas du tout phonétique [...] il existe de très nombreuses manières d'écrire un même son ». Même la forme « œ », selon lui, est « sans doute appelée à disparaître ».

C'est ce que pensent aussi les deux correcteurs du journal *Le Monde*, qui écrivent dans leur blogue *Langue Sauce piquante* :

> Nous ne trahirons pas un immense secret en dévoilant que l'existence de l'œ-Œ ne tient qu'à un fil : il n'apparaît dans la presse et l'édition que par la volonté des secrétaires de rédaction, éditeurs et correcteurs qui le rétablissent systématiquement après un oubli non moins systématique des écrivants. S'il n'y avait pas leur action volontariste, ce caractère ne serait plus qu'un souvenir[7].

On pourrait ajouter de l'eau à leur moulin. Dans les dictionnaires, les mots commençant par une ligature sont classés à l'ordre alphabétique comme si les deux lettres étaient distinctes. D'ailleurs quand on vous demande d'épeler *cœur*, on veut entendre « c-o-e-u-r », et non « c-e dans l'o-u-r ». Il est par conséquent difficile d'affirmer que *coeur* renferme une faute d'orthographe. De plus, à moins d'être expert en calligraphie, on ne ligature pas *œil*, *coeur*, *oeuvre*, etc., lorsqu'on écrit à la main. Si ces orthographes sont fautives seulement dans un texte imprimé, on n'est pas loin de la preuve que ce sont des conventions essentiellement typographiques.

La forme « æ », la moins courante des deux, a un handicap sérieux : écrivez-la en minuscules italiques à l'écran, et vous verrez que dans certaines polices de caractères elle est presque identique à « *a* ». C'est peut-être une raison de sa défaveur. Pour éviter toute confusion, André Goosse l'écrit toujours en majuscules dans le *Bon usage*.

Si on veut ligaturer, il est possible d'ajuster son traitement de texte en conséquence. Dans Word, on le fait mot par mot à l'aide des « Options de correction automatique[7] ». Il suffit d'employer les codes ASCII suivants :

œ : Alt + 0156

Œ : Alt + 0140

æ : Alt + 0230

Æ : Alt + 0198

Mais vous n'êtes pas encore sorti de l'auberge. Parce que si vous avez écrit *bœuf* dans votre document, et que vous faites ensuite une recherche Contrôle + F avec *boeuf*, le logiciel ne verra jamais *bœuf* – et inversement. Dans Google par contre, tout fonctionne bien : une recherche sur *bœuf* ou *boeuf* vous donnera toutes les pages contenant *boeuf* ou *bœuf*. Même chose dans Twitter.

Dans un monde où le traducteur a des clients, le plus simple est sans doute de respecter la tradition, du moins pour « œ », puisque cet usage est peut-être important pour le client. Il est préférable de se faire demander que de se faire reprocher de ne pas ligaturer. ■

Notes et références

1 « Mois de la photo 2008 : Parcours Hommes et territoires », http://editions.bnf.fr/nouveautes/craig.htm.

2 « Aide à la compréhension des opérateurs logiques ». Document Word accessible en ligne.

3 « Normes générales; Unicité du nom de lieu », Commission de toponymie du Québec, 2008, http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/normes-procedures/criteres-choix/normes-generales.html.

4 *La pratique de la traduction d'anglais en français*, Chiron éditeur, 2011, p. 7.

5 « Ligature (typographie) », http://fr.wikipedia.org/wiki/Ligature_%28typographie%29#.C3.86, et « Œ », http://fr.wikipedia.org/wiki/%C5%92#En_fran.C3.A7ais. Il y a aussi un article sur le sujet dans le Portail linguistique du Canada : « Les lettres soudées œ et æ », http://www.noslangues-ourlanguages.gc.ca/bien-well/fra-eng/orthographe-spelling/ttrs-fra.html.

6 *L'orthographe n'est pas soluble dans les études supérieures !*, 2e éd., Octarès Éditions, 2012, http://www.octares.com/upload/images/demo_daniellou.pdf.

7 « œ-Œ, chronique d'une mort annoncée », 19 février 2012, http://correcteurs.blog.lemonde.fr/2010/02/19/oe-oe-chronique-dune-mort-annoncee/.

8 « L'e dans l'o » : c'est ainsi qu'on appelle normalement la ligature « œ ».

9 Merci à mon collègue André Guyon.

curriculum vitæ

bœuf mœurs

oeuvre

oeil **sœur**

foetus **cœur**

et cætera

The Word Geek

Barbara McClintock

Neologisms in dictionaries

The maniacal laugh of a comic book villain, *muahahaha*, may well be the strangest new entry in the Oxford online dictionary, which announced its selection of neologisms in August 2012. The new additions include *date night*, *dirty martini*, *guilty pleasure*, *video chat*, *vote someone/thing off the island* and *Wikipedian*.[1] The centenary 12th edition of the *Concise Oxford English Dictionary* (2011) contains some 400 new entries, including *cyberbullying*, *domestic goddess*, *gastric band*, *hackathon*, *lolz*, *micropig*, *photobomb*, *sexting*, *slow food*, *textspeak* and *upcycle*.[2] For its part, the 2012 *Merriam-Webster's Collegiate Dictionary* has 100 new additions, including *game changer* (my word of the year for 2011), *gastropub* (a pub or bar that offers high-quality meals) and *mash-up* (something created by combining elements from two or more sources, such as a Web service or application that integrates data and functionalities).

The Word Geek's top picks

The Word Geek's word of the year for 2012 is the whimsical *bucket list*, a list of things you want to do before you "kick the bucket." *TERMIUM Plus*®'s proposed translation is *liste du cœur*, which I prefer to the lengthy *liste de choses à faire et à voir (avant de mourir)*. Since I first heard of the film *The Bucket List* (*Maintenant ou jamais* in Quebec), I have been musing about what to put on my own list.

My runners-up for 2012 are *aha moment* (a flash of inspiration), *brain cramp* (temporary mental confusion), *flexitarian* (a vegetarian who occasionally eats meat or fish), *shovel-ready* (ready for the start of work) and *tipping point* (the critical point in a situation).[3]

New Quebec terminology: *street food*

A by-law passed in 1947 by Mayor Camilien Houde and then strictly enforced by Mayor Jean Drapeau that bans the sale of food on Montréal streets is very frustrating for the owners of mobile eateries, such as mobile canteens (*cantine mobile* in French). In 2011, to address the surge in popularity of street food in the province, the Office québécois de la langue française proposed *cuisine nomade* as an acceptable translation, with the alternate terms *cuisine de rue* and *cuisine itinérante* in its online dictionary (the GDT). Bon appétit!

Disappearing apostrophes

British author Henry Hitchings contends that branding, printing and design people are not enamoured of apostrophes, so you don't often see them in brand names or on signs.[5] They are commonly misused and are disappearing in favour of a "sparer and more businesslike" punctuation, according to Hitchings. In his *Huffington Post* article entitled *Is it Curtains for the Apostrophe?*,[6] Hitchings points out that most apostrophes were removed from American maps by the Board of Geographic Names and only five US place names still have them, including Martha's Vineyard.

Traditionally in English, the name of a family-owned business took an apostrophe, to indicate the possessive, e.g. Eaton's and Simpson's, which were Canada's two largest department stores in their heyday. They changed their names to Eatons and Simpsons in the 1970s. US retail giant J.C. Penney used to be called Penney's. One hundred-year-old L.L. Bean seems to have always had the same name, whereas Macy's still has the apostrophe. In the UK, the majority of department stores do not use a possessive form in their names, e.g. Selfridges, founded by American-born retail magnate Harry Gordon Selfridge, Debenhams, Fortnum & Mason, Harrods, and Marks and Spencer. Fast food giant McDonald's uses the possessive form (McDonald's Restaurants), as does the famous Maxim's de Paris, even though the possessive "s" does not exist in French. Go figure! ■

Notes and references

1. "Hella ndic new words to make you lolz: ODO August 2012 update," OxfordWords blog, http://blog.oxforddictionaries.com/2012/08/hella-ndic-new-words-to-make-you-lolz/.
2. "A century of defining our language," OxfordWords blog, http://blog.oxforddictionaries.com/2011/08/century-defining-language/.
3. Ben Zimmer, "When New Words Reach a Tipping Point, It Can Be a Game Changer," Vocabulary.com, August 14, 2012, http://www.vocabulary.com/articles/wordroutes/when-new-words-reach-a-tipping-point-it-can-be-a-game-changer/.
4. Ibid.
5. *Babel* podcast on CBC Radio with Mariel Borelli, episode 7: *Punctuation*, 2012.
6. *The Huffington Post*, November 1, 2011, http://www.huffingtonpost.com/henry-hitchings/apostrophe-grammar_b_1029337.html.

Jean Delisle, MSRC/FRSC

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Translation: Emma Harries

Les traducteurs fédéraux, 1867-1967 (I)

Personnages colorés, privilèges et brillantes réparties

« Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres. »
Alexis de Tocqueville

Depuis la Confédération, les premiers traducteurs ayant exercé leur métier sur la colline du Parlement et dans les divers ministères de la Capitale ont acquis, au fil des ans, la réputation de spécialistes de la langue et de la traduction. À une époque où les ouvrages de référence sont encore rares et les aides informatiques à la traduction inexistantes, ils ont posé les premières pierres de la renommée dont jouit aujourd'hui le Bureau de la traduction. La réputation de ce centre d'excellence, à qui l'on a confié la gestion du Portail linguistique du Canada, déborde nos frontières, grâce, entre autres, au rayonnement international de *TERMIUM Plus®*, sa banque de terminologie.

Dans une série d'articles consacrée aux traducteurs fédéraux qui couvrira la période de 1867 à 1967, j'aimerais sortir de l'ombre ces premiers artisans de la traduction parlementaire et administrative. Cette rétrospective historique sera l'occasion d'évoquer les modalités d'embauche et les conditions de travail qui avaient cours à l'époque, et d'esquisser le portrait de quelques personnages colorés du premier siècle de traduction officielle à Ottawa.

Ces traducteurs aiment manier la plume – beaucoup sont écrivains, poètes ou journalistes – et animent la vie littéraire et culturelle dans la Capitale. Leur contribution à la vie professionnelle est importante également. On leur doit la création des deux premières associations de traducteurs : le Cercle des traducteurs des livres bleus (1919) et l'Association technologique de langue française d'Ottawa (1920), de même que la création des premiers cours de traduction. Ces regroupements ont fait naître dans leurs rangs un esprit de corps et conduit à leur reconnaissance par le reste de la fonction publique, les associations professionnelles et les syndicats, dont l'Institut professionnel de la fonction publique.

Federal translators, 1867–1967 (I)

Colourful personalities, perks and brilliant comebacks

"When the past no longer illuminates the future, the spirit walks in darkness."
Alexis de Tocqueville

After Confederation, the first translators to ply their craft on Parliament Hill and in various departments in the capital acquired, over the years, a reputation as language and translation specialists. At a time when reference works were still rare and automated translation tools non-existent, they laid the foundation for the esteem that the Translation Bureau enjoys today. This centre of excellence, which is responsible for managing the Language Portal of Canada, has a reputation that extends beyond our borders for many reasons, including *TERMIUM Plus®*, its renowned terminology bank.

In a series of articles on federal translators that will cover the period from 1867 to 1967, I would like to shine a spotlight on these first artisans of parliamentary and administrative translation. This historical retrospective will provide an opportunity to look back at the hiring practices and working conditions at the time and to sketch a portrait of a few colourful characters from the first century of official translation in Ottawa.

These translators had a way with words—many were writers, poets or journalists—and were actively involved in the capital's literary and cultural scenes. They also made a significant contribution to the profession by creating the first two translators' associations, the Cercle des traducteurs des livres bleus (1919) and the Association technologique de langue française d'Ottawa (1920), as well as setting up the first translation courses. These groups fostered an esprit de corps within their ranks and led to translators' recognition by the rest of the public service, other professional associations and the unions, including the Professional Institute of the Public Service of Canada.

L'« âge d'or » de la traduction

Écrivain, lexicographe et homme de vaste érudition, Hector Carbonneau (1889-1962), qui fut à la tête du service de la Traduction générale[1] pendant plus de trente ans, a qualifié la période antérieure à la centralisation des services de traduction (1867-1934) d'« âge d'or de la traduction[2] ». Le qualificatif est bien choisi si l'on entend par cette expression une période où le nombre de traducteurs est relativement restreint – il est inférieur à cent en 1934 – et où presque tous se connaissent. Ces traducteurs, majoritairement canadiens-français, se côtoient dans les réunions mondaines et lors d'activités organisées par les sociétés littéraires, culturelles ou professionnelles. À une époque de grande religiosité, il y a parmi eux de fervents croyants, d'irréductibles athées et de farouches anticléricaux.

Si beaucoup d'entre eux entretiennent des relations amicales en dehors de leurs activités professionnelles, il y en a quelques-uns qui nourrissent de solides inimitiés. La chose est inévitable lorsque les personnalités fortes, les idées et les opinions politiques s'entrechoquent. Mais dans l'ensemble, on peut dire que ces artisans de la traduction forment une société de lettrés assez homogène et que la bonne entente règne parmi eux. On compte dans leurs rangs des avocats, des médecins, des bacheliers ès arts issus des collèges classiques et des journalistes, beaucoup de journalistes.

The "golden age" of translation

Hector Carbonneau (1889–1962), a writer, lexicographer and man of great learning who headed up the General Translation Service[1] for over 30 years, described the period before translation services were centralized (1867–1934) as the "golden age of translation."[2] This is an apt description as it suggests a period during which there was a relatively limited number of translators—fewer than 100 in 1934—and almost all of them knew each other. These translators, for the most part French-Canadian, rubbed shoulders at social gatherings and activities organized by literary, cultural and professional societies. At a very religious time, they included fervent believers, unwavering atheists and rabid anticlericals.

Fig. 1 Hector Carbonneau

While many of them were on friendly terms outside their professional lives, a few harboured bitter enmity toward each other. This is inevitable when strong personalities, ideas and political opinions collide. On the whole, however, one could say that these translation artisans formed a fairly homogeneous and harmonious society of men of letters. Among their ranks could be found lawyers, doctors, bachelors of arts who had been educated at the classical colleges, and journalists—many journalists.

La présence féminine

En revanche, on note une faible proportion de femmes. Dans les années 1940, elles ne représentent encore que 14 % du personnel « traduisant ». Celles qui s'y engageront travailleront d'abord dans les ministères, où les services de traduction commencent à faire leur apparition à partir des années 1900. Il faut attendre, toutefois, la fin des années 1930 pour qu'une femme soit traductrice aux Débats.

Évelyne Bolduc (1888-1939) est la première. Fille du président du Sénat, l'honorable Joseph Bolduc, elle fait des études à l'Université Yale et, en 1915-1916, recueille des contes et des chansons folkloriques avec l'anthropologue Marius Barbeau. Au début des années 1930, elle entre aux Livres bleus et son contrat est renouvelé chaque année. Alors qu'elle est traductrice des Procès-verbaux du Sénat, de 1935 à 1937, elle est reçue à l'examen de recrutement du Bureau, mais on ne lui offre pas de poste. Elle accède finalement à la Division des débats en 1937, où elle reste jusqu'à son décès en 1939[3].

The female presence

But the proportion of women translators was small. By the 1940s, they represented only a modest 14% of all translation staff. Those who took up translation worked initially in the departments, where translation units began to appear in the early 1900s. Not until the end of the 1930s, however, did a female translator join Debates.

Évelyne Bolduc (1888–1939) was her name. The daughter of the Speaker of the Senate, the Honourable Joseph Bolduc, she was educated at Yale University and, in 1915–1916, collected folk tales and songs with anthropologist Marius Barbeau. In the early 1930s, she joined the Blue Book section, and her contract was renewed annually. While she was translating the Senate proceedings, from 1935 to 1937, she passed the Bureau's recruitment exam but was not offered a position. In 1937, she finally joined the Debates Division, where she remained until her death in 1939.[3]

En 1943 arrive Rosette Renshaw (1920-1997), traductrice depuis un an au ministère des Services nationaux de guerre. Elle avait obtenu un baccalauréat ès arts de l'Université McGill en 1942. Autres temps, autres mœurs, les épouses des traducteurs des Débats, qui, comme on le sait, travaillaient de nuit, voyaient d'un mauvais œil qu'une femme passe ses nuits en compagnie de leurs maris... Elles nourrissaient une secrète méfiance teintée de jalousie envers cette femme qui avait réussi à s'introduire dans ce château fort masculin[1]. Rosette Renshaw restera aux Débats jusqu'en juin 1951. Après son départ, elle poursuivra ses études et fera carrière en enseignement à l'Université d'État de New York, campus de New Pfalz.

Fig. 2 Rosette Renshaw et/and Pierre Daviault

Fig. 3 Gabrielle Saint-Denis

La voie ayant été ouverte par ces deux pionnières, d'autres femmes marchèrent sur leurs traces et firent partie de l'équipe des Débats : 1949 : Gabrielle Saint-Denis; 1950 : Irène de Buisseret; 1952 : Irène Arnould et Marie-Blanche Fontaine.

Formation et innovations

En l'absence d'écoles de formation, c'est entre collègues que les recrues s'initient aux arcanes de la traduction administrative. Un petit nombre profite des cours du soir en traduction que Pierre Daviault (1899-1964) donne à l'Université d'Ottawa à partir de 1936.

En 1940, la Société des traducteurs de Montréal commence à offrir des cours du soir, elle aussi; deux ans plus tard, ces cours sont placés sous l'égide de l'Université McGill. Un Institut de traduction voit aussi le jour à Montréal en 1941 à l'initiative de Jeanne Grégoire et de Georges Panneton. L'Institut est intégré au service de l'éducation permanente de l'Université de Montréal dans les années 1960. Jusqu'en 1967, ce sont les seules formations en traduction offertes au pays. Elles attirent surtout des secrétaires soucieuses de parfaire leur connaissance de l'anglais et des employés de bureau à qui l'on confie des travaux de traduction dans les entreprises. Comme nous le verrons, les premiers traducteurs fédéraux venaient davantage des salles de presse que des salles de cours.

L'année 1967 marque une rupture, la fin d'une époque que d'aucuns seraient tentés de qualifier aussi d'« âge héroïque de la traduction », car, comme nous verrons, le feuilleton de la traduction au sein de l'administration fédérale est ponctué d'épisodes mouvementés et de gestes d'éclat qui ont fait les manchettes et soulevé les passions.

In 1943, along came Rosette Renshaw (1920–1997), who had worked as a translator for a year in the Department of National War Services after obtaining a Bachelor of Arts degree from McGill University in 1942. Since the Debates translators worked nights, their wives took a dim view of the fact that a woman was spending her nights in the company of their husbands—how times have changed. They were secretly and jealously distrustful of this woman who had managed to enter this men's club.[1] Rosette Renshaw would remain at Debates until June 1951, after which she continued her studies and made a teaching career for herself at the State University of New York, New Pfalz campus.

Other women would follow in the steps of these two trailblazers and join the Debates team: Gabrielle Saint-Denis in 1949; Irène de Buisseret in 1950; and Irène Arnould and Marie-Blanche Fontaine in 1952.

Education and innovations

In the absence of translation schools, recruits were introduced to the mysteries of government translation by their colleagues. A few took advantage of evening courses in translation given by Pierre Daviault (1899–1964) at the University of Ottawa starting in 1936.

In 1940, the Montréal Translators' Society also began offering evening courses; two years later, the courses were moved to McGill University. In 1941, the Institute of Translation in Montréal was founded at Jeanne Grégoire and Georges Panneton's initiative. This institute was incorporated into the University of Montréal's continuing education department in the 1960s. Until 1967, those were the only places in Canada offering translation courses. They attracted mostly secretaries interested in improving their English and office employees who had been given translation work at their companies. As we will see, the first federal translators came more from press rooms than classrooms.

In 1967, everything changed and the period that some would be tempted to call the "heroic age of translation" came to an end, since, as we will see, the translation saga in the federal government would be punctuated by rocky episodes and dramatic gestures that made headlines and ignited passions.

En cent ans, les seules innovations technologiques dont les traducteurs fédéraux ont profité sont la *machine à écrire*, commercialisée à partir de 1873 aux États-Unis[1] – dans les premières années de la Confédération, on n'entendait pas le cliquetis des machines à écrire des traducteurs sur la Colline pour la simple raison que ces machines n'existaient pas encore – et la *machine à dicter*, importée de New York en 1953 par le surintendant Aldéric-Hermas Beaubien (1890-1985).

Une date charnière

L'histoire des traducteurs fédéraux comporte donc deux grandes périodes : avant et après 1967.

La traduction connaît, en effet, un essor spectaculaire après l'Exposition universelle de Montréal, caractérisée par une grande effervescence culturelle et une ouverture sans précédent sur le monde. Dès 1968, répondant à l'invitation du Secrétariat d'État qui crée un programme de bourses en traduction afin de favoriser le recrutement de traducteurs[2], l'Université de Montréal met sur pied le premier programme universitaire de formation de traducteurs – une licence qui sanctionne trois années d'études.

Les programmes de formation se multiplient rapidement pour remédier à la pénurie de traducteurs qui sévit alors au pays. Les chiffres sont éloquents. Entre 1968 et 1984, un nouveau programme universitaire de traduction voit le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise, tous les quatre ans. Le marché est porteur.

Dans le sillage de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, l'adoption, en 1969, de trois lois à caractère linguistique[3] a eu des répercussions considérables sur l'évolution de la traduction, en général, et du Bureau des traductions, en particulier. D'ailleurs, ce Bureau a toujours constitué un excellent baromètre des progrès du bilinguisme officiel au Canada. En moins de dix ans, soit de 1964 à 1973, son budget explose littéralement, passant de deux à quinze millions de dollars, et son personnel fait un bond de 339 à 1118 fonctionnaires.

Une croissance tous azimuts

Cette croissance fulgurante s'accompagne de deux restructurations majeures du service – la première a lieu en 1967 –, d'une reclassification des traducteurs et de l'adoption, en 1968, d'un règlement d'application de la *Loi concernant le Bureau des traductions*. Plus que jamais, la traduction est vue dans les officines du pouvoir comme une réalité indissociable de la vie politique canadienne et des grandes orientations en matière de bilinguisme officiel.

For 100 years, the only technological innovations that benefited federal translators were the *typewriter*, first marketed in 1873 in the United States[1]—during the early years of Confederation, the clicking of translators' typewriters could not be heard on the Hill for the simple reason that typewriters had not yet been invented—and the *dictaphone*, imported from New York in 1953 by Superintendent Aldéric-Hermas Beaubien (1890–1985).

A turning point

The history of federal translators can therefore be broken down into two major periods: before and after 1967.

Translation took off in a spectacular way after the Montréal World's Fair, Expo 67, a culturally vibrant event that showcased Canada to the world as never before. In 1968, in response to an invitation by the Department of the Secretary of State, which had created a translation bursary program to encourage the recruitment of translators,[2] the University of Montréal set up the first university translation program, which conferred a three-year degree.

The number of educational programs multiplied quickly to address the shortage of translators in Canada at the time. The figures speak for themselves. From 1968 to 1984, a new university translation program was created every year, a new bachelor's degree, every two years, and a new master's degree, every four years. The market was booming.

In 1969, in the wake of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism, three language-related pieces of legislation[3] were enacted, having a major impact on the evolution of translation in general and the Bureau for Translations in particular. The Bureau has always been an excellent gauge of the progress of official bilingualism in Canada. In less than 10 years, from 1964 to 1973, its budget literally exploded, jumping from $2 million to $15 million, and its workforce leapt from 339 to 1,118 employees.

Growth in all directions

This explosive growth was accompanied by two major reorganizations: a reclassification of translators in 1967 and the enactment of regulations to implement the *Act respecting the Bureau for Translations* in 1968. More than ever, translation was seen in the halls of power as an inherent part of political life in Canada and key to the overall aims of official bilingualism.

On envisage même la création d'un ministère de la Traduction[9]. Si l'idée, lancée en 1965 à la Chambre des communes par le député de Trois-Rivières Léon Balcer, séduit le premier ministre Lester B. Pearson, elle reste sans lendemain.

Les années subséquentes voient se développer la terminologie à la faveur de la francisation des entreprises au Québec[10] et de la décision du Cabinet du 7 novembre 1974, décision qui élargit le mandat du Bureau en l'investissant d'un droit de regard sur la qualité et l'évolution de la langue administrative et sur sa normalisation. Elles voient aussi se multiplier les revues et les ouvrages spécialisés en traduction, se succéder à un rythme effréné les colloques sur la traduction et la terminologie, germer l'idée de recourir à la traduction automatique pour accélérer la production[11], naître les outils de la bureautique, les banques de terminologie et la traductique et se ramifier la Toile aux ressources incomparables.

Even the creation of a Department of Translation was considered.[9] Although the idea, which was put forward in 1965 in the House of Commons by Trois-Rivières MP Léon Balcer, appealed to Prime Minister Lester B. Pearson, it did not go any further.

The years that followed saw the development of terminology, owing to the increasing use of French in Quebec's private sector[10] and a Cabinet decision on November 7, 1974, that expanded the Bureau's mandate to include responsibility for the quality and evolution of administrative language and its standardization. These years also witnessed a sharp increase in the number of specialized translation journals and reference works, a host of translation and terminology conferences, the emergence of the idea to use machine translation to speed up production,[11] the development of office automation tools, terminology banks and computer-assisted translation, and the rise of the Web with its unrivalled resources.

Parallèlement, à partir de 1967, on assiste au relèvement substantiel du traitement des traducteurs fédéraux et à l'intensification des démarches en vue d'obtenir des législateurs provinciaux la reconnaissance professionnelle, démarches qui aboutiront à l'obtention du titre réservé dans trois provinces. La profession se féminise également, tendance qui s'accentue dans les années 1980 et 1990.

Hormis la création de cours du soir en traduction et de deux organes de traduction[12], tous les changements énumérés ci-dessus sont postérieurs à 1967. Le contexte dans lequel s'exerce le métier de traducteur après cette date charnière est radicalement différent de ce qu'il a été au cours des cent années antérieures.

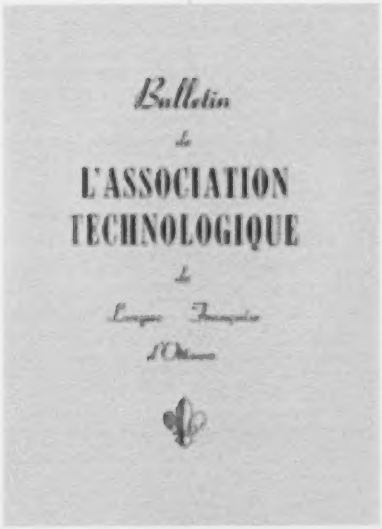


Fig. 4 Bulletin de l'ATLFO / ATLFO bulletin

During the same period, beginning in 1967, federal translators saw a significant increase in their salaries, and steps to obtain professional recognition from provincial legislatures were intensified,—ultimately leading to the creation of a reserved title in three provinces. Women were also entering the profession in larger numbers, a trend that grew in the 1980s and 1990s.

Apart from the evening courses in translation and the two translation publications that were created,[13] all of the above changes took place after 1967. The context in which the translation profession was practised after this turning point was radically different from what it had been during the previous 100 years.

Notre première incursion chez les traducteurs fédéraux nous révélera quelques-uns des privilèges auxquels ils avaient droit et sera pimentée de quelques anecdotes savoureuses. Sans plus de préambule, immergeons-nous donc dans l'esprit de cette époque qui dégage le charme des vieilles photos jaunies ou d'anciennes cartes postales.

Our first glimpse into the world of federal translators will reveal some of the perks they enjoyed, along with a few amusing anecdotes. Without further introduction, let's immerse ourselves in the spirit of the times reflected in charming old yellowed photos and faded postcards.

Les privilèges

Entré au service de l'administration fédérale en 1911 et promu traducteur en 1922, Hector Carbonneau se souvient que le personnel de la Division des débats et de la Division des lois, les deux plus prestigieuses du service, jouissait d'une grande liberté, sans doute en raison des liens de proximité qui les rattachaient aux députés, aux ministres et aux sénateurs qu'ils côtoyaient sur la Colline et dont ils traduisaient les propos quotidiennement.

Perks

Hector Carbonneau, who joined the federal government in 1911 and was promoted to the position of translator in 1922, remembered how the staff in the two most prestigious divisions, Debates and Laws, enjoyed great freedom, no doubt owing to their proximity to and relations with the members of Parliament, ministers and senators whom they worked alongside on the Hill and whose words they translated on a daily basis.

Ce personnel « avait libre accès à tous les avantages offerts aux parlementaires : bibliothèque du Parlement, salle de lecture, tribune spéciale [à la Chambre des communes], sans compter la tant regrettée taverne de la Chambre réduite en cendres lors de l'incendie du Palais du Parlement le 3 février 1916[12] ». Comme le monde était en guerre, on y a vu l'œuvre d'une main criminelle allemande, mais ces soupçons n'ont jamais pu être corroborés[13]. La *taverne*, dont parle Hector Carbonneau, était située au sous-sol. On la désignait de divers noms : *salle des rafraîchissements*, *salle du bar*, *bar*, *buvette* et *tabagie*.

La liste des privilèges accordés aux traducteurs avant la centralisation ne s'arrête pas là. Laissons Rodolphe Girard (1879-1956) en énumérer quelques autres :

> À chaque session, les sénateurs, les députés, les correspondants parlementaires et les traducteurs des deux Chambres recevaient de grosses mallettes bourrées de papeterie de luxe et de divers articles de choix, tels que sacoches, nécessaires à ouvrage et de toilette, canifs, stylos, porte-monnaie et le reste. [...] En outre, le service de la papeterie et d'articles de bureau, amplement pourvu [...], était à notre disposition. Avec la simple signature du greffier de la Chambre, nous pouvions nous munir d'objets dont nous eussions facilement pu nous passer. [...] J'ai devant les yeux, sur ma table de travail un superbe classeur en chêne, que j'ai obtenu de ce service de l'État. Nous jouissions du privilège de la franchise postale, même pour les lettres recommandées[14].

These employees "[Translation] had free access to all the conveniences available to parliamentarians: the Library of Parliament, the reading room, the special gallery [in the House of Commons], not to mention the sorely missed House tavern, which was reduced to ashes when fire destroyed the Parliament buildings on February 3, 1916."[12] Since the fire occurred during World War I, a German act of sabotage was suspected, but this suspicion was never corroborated.[13] The *tavern* mentioned by Hector Carbonneau was located in the basement and variously called the *refreshments room*, *barroom*, *bar*, *taproom* and *tobacconist's*.

The list of perks that translators enjoyed prior to centralization does not end there. A few others were described by Rodolphe Girard (1879–1956):

> [Translation] Every session, the senators, members of Parliament, parliamentary correspondents and translators from both Houses received huge cases bursting with top-quality stationery and various fine products, such as valises, sewing kits, toiletries, pocket knives, pens, wallets, etc.... We also had access to the stationery and office supply storeroom, which was amply stocked.... With just the Clerk of the House's signature, we could obtain things that we could have easily done without. ... At this very moment, I have on my worktable a superb oak file cabinet that I obtained from this government service. We enjoyed free postage, even for registered letters.[14]

Par les lettres personnelles qu'ils s'échangent sur le papier à en-tête de la Chambre des communes, des traducteurs de l'époque, dont Toussaint Gédéon Coursolles, Achille Fréchette, Louis Laframboise et Hector Carbonneau, nous fournissent la preuve tangible de ce que Rodolphe Girard qualifie, avec le recul, de « générosité mal inspirée de l'administration[15] ».

Fig. 5 Oscar Paradis (assis/seated) et/and Ulderic Tremblay

Through the personal letters they exchanged on House of Commons letterhead, the translators of that time, such as Toussaint Gédéon Coursolles, Achille Fréchette, Louis Laframboise and Hector Carbonneau, provide us with tangible evidence of what Rodolphe Girard described in retrospect as misplaced government generosity.[15]

Certains traducteurs, semble-t-il, usaient de leur liberté de manière plutôt insolite. Musicien à ses heures, le chef de la Division des lois, l'avocat Oscar Paradis (1874-1937), avait pris l'habitude d'arriver au bureau à 7 h du matin et de se mettre aussitôt au travail. Vers 11 h, il posait son crayon, sortait son violoncelle d'une grande armoire et se mettait à promener son archet sur son instrument dont il tirait des interprétations de Bach, Boccherini ou Brahms[16]. L'histoire ne dit pas, toutefois, si ses collègues appréciaient ce récital quotidien. On peut le penser, car les traducteurs sont en général de fins mélomanes, eux qui sont particulièrement sensibles à l'euphonie et au rythme des phrases.

Some translators, so it seems, took advantage of their freedom in rather unusual ways. The head of the Laws Division, lawyer Oscar Paradis (1874–1937), who was also a musician in his spare time, habitually arrived at the office at 7:00 in the morning and started work right away. Around 11:00 a.m., he would put down his pencil, pull his cello out of a large cabinet and, gliding his bow across the instrument, play works by Bach, Boccherini or Brahms.[16] It is not known, however, whether his colleagues appreciated this daily recital. It is possible they did, since translators, given their heightened perception of pleasing sounds and flowing sentences, generally appreciate fine music.

Des squatteurs sur la Colline

Pendant la crise des années 1930, deux traducteurs de Montréal voulurent, par souci d'économie, éviter de louer une chambre à Ottawa. À l'époque, les traducteurs, surtout ceux des services parlementaires, ne résidaient pas tous dans la Capitale. Certains n'y venaient que pour la durée des sessions. Nos deux fins renards, Charles Édouard Duckett (1886-1964) et Eduard Maubach (1894-1955), réussirent à introduire un canapé dans un grand local à débarras de l'édifice de l'Ouest, et c'est sur ce lit de fortune – eux qui n'en avaient pas – que nos deux compères passaient leurs nuits.

Leur stratagème fonctionna à merveille jusqu'au jour où l'un d'eux s'étant levé un soir pour aller là où même un roi ne peut envoyer son valet se retrouva face à face avec les femmes de ménage qui, saisies de panique, s'empressèrent de dénoncer les intrus[7]. On ignore ce qu'il advint du canapé.

Quant aux deux squatteurs, leur système D n'ayant pas le caractère d'une honteuse prévarication, on ne leur en tint pas rigueur et ils conservèrent leur poste. Duckett sera plus tard promu chef du service de traduction du Conseil privé et Maubach restera, jusqu'à la fin de la guerre, le seul traducteur de la Division des langues étrangères, où il finira d'ailleurs sa carrière.

Fig. 6 Rodolphe Girard

Du tac au tac

Les traducteurs ont cette réputation, nullement surfaite, d'être de fins lettrés et des gens d'esprit qui savent jongler avec les mots dont ils connaissent les moindres subtilités. Quotidiennement, ils en soupèsent les nuances et les effets avec « un jeu d'invisibles, d'intellectuelles balances aux plateaux d'argent[8] ».

Rodolphe Girard eut un jour une prise de bec avec Pierre Daviault qui lui dit : « Mon cher confrère, vous commettez un anglicisme. » L'auteur de *Marie Calumet* lui répond : « Sachez, savant collègue, que je sais mon français. » — « Votre français? Évidemment. Mais c'est *le* français, qu'il faut connaître[9]. »

Fig. 7 Ernest Plante

Je terminerai cette première chronique par une autre réplique savoureuse. Un jour, le même Pierre Daviault fit venir à son bureau Ernest Plante (1912-1993)

Squatters on the Hill

In the 1930s, during the Great Depression, two translators from Montréal hoped to save money by not renting a room in Ottawa. At the time, translators, especially those in the parliamentary units, did not all live in the capital. Some came to Ottawa only for the parliamentary sessions. Our two clever fellows, Charles Édouard Duckett (1886–1964) and Eduard Maubach (1894–1955), managed to slip a couch into a large storage room in the West Block, and it was on this makeshift bed that these two cash-strapped fellows spent their nights.

Their scheme worked beautifully until the day when one of them got up in the evening to go where even a king cannot send his valet and found himself face-to-face with the cleaning ladies, who, in a panic, bustled off to report the intruders.[7] It is not known what became of the couch.

As for the two squatters, since their scheme did not appear to be shameful malfeasance, it was not held against them and they kept their positions. Duckett would later be promoted to the position of Privy Council translation unit head, and Maubach would remain, until the end of the war, the only translator in the Foreign Languages Division, where, incidentally, he finished his career.

Tit for tat

Translators have a reputation, and rightly so, for being fine writers and witty individuals who know how to use words to convey the slightest nuances. On a daily basis, they weigh words and their impact with "[Translation] an invisible set of finely calibrated intellectual scales."[8]

One day Rodolphe Girard had a verbal set-to with Pierre Daviault, who said to him, "[Translation] My dear fellow, you are committing an anglicism." The author of *Marie Calumet* replied, "[Translation] I would like you to know, learned colleague, that I know my French." Daviault then retorted, "[Translation] *Your* French? Obviously. But it's *standard* French you should know."[9]

I shall end the first article in this series with another amusing rejoinder. One day, the same Pierre Daviault asked Ernest Plante (1912-1993) to come

et lui dit : « Le dictionnaire donne comme "rare" le mot que vous avez employé dans votre traduction. » Et le traducteur de lui répondre du tac au tac : « Je le sais; il est rare aussi que je l'emploie[19]. »

Le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne manquaient pas d'esprit de répartie, ces traducteurs! ■

Je remercie Alain Otis, enseignant à l'Université de Moncton, pour ses commentaires et compléments d'information.

Source des illustrations

Fig. 1 Centre d'études acadiennes, Fonds Hector-Carbonneau, P34-A3

Fig. 2 Centre de recherche en civilisation canadienne-française, CRCCF, Ph129-120, détail

Fig. 3 CRCCF, Ph129-121, détail

Fig. 4 Collection personnelle de J. Delisle

Fig. 5 *La Presse*, 5 avril 1924, détail

Fig. 6 Photo du domaine public

Fig. 7 CRCCF, Ph129-120, détail

Notes et références

1 Service qu'on appelait jusque vers la fin des années 1920 les « Livres bleus ». On y traduisait tous les textes parlementaires, à l'exception des Débats.

2 Hector Carbonneau, « Souvenirs d'un traducteur et lexicographe », *Cultures du Canada français*, n° 4, 1987, p. 80.

3 Lettre d'Alain Otis (23 octobre 2012) à Jean Delisle (Gatineau).

4 Information recueillie en 1983 auprès de la veuve du surintendant Henriot Mayer (1908-1982).

5 La première machine électrique fit son apparition en 1914 et la première machine à écrire portable en 1935.

6 À la suite de la décision du Cabinet du 25 octobre 1967.

7 La *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick*, adoptée par l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick, la *Loi sur les langues officielles*, adoptée par le Parlement canadien, et la *Loi pour promouvoir la langue française au Québec* (Loi 63), adoptée par l'Assemblée nationale du Québec.

8 *Débats de la Chambre des communes*, 17 mars 1965, p. 12668.

9 La terminologie acquiert même le statut de nouvelle profession, reconnue par le législateur québécois. Voir Jean Delisle, *La terminologie au Canada. Histoire d'une profession*, Linguatech, 2008.

10 *Débats de la Chambre des communes*, 5 novembre 1964, p. 10008; 2 avril 1965, p. 13365-13366.

11 Le *Bulletin de l'Association technologique de langue française d'Ottawa* (1951-1957) et le *Journal des traducteurs* (1955-1965), précurseur de la revue *Meta*.

12 Hector Carbonneau, *op. cit.*, p. 80.

13 « Il y a le feu sur la Colline! », *L'Encyclopédie canadienne*, http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fr/il-y-a-le-feu-sur-la-colline.

14 « À Ottawa, il se fait des dépenses folles en cadeaux inutiles », *Le Petit Journal*, 13 novembre 1949, Supplément, p. 15.

15 *Ibid.*

16 Anecdote recueillie par l'auteur auprès de Wilfrid Michaud, 1983.

17 Anecdote recueillie par l'auteur auprès de Frédéric Phaneuf, 1983.

18 Valery Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Gallimard, 1942, p. 82.

19 Charles Michaud, « Matière et forme », *Mémoire de la Société royale du Canada*, section I, 1945, p. 136. Texte remanié d'une causerie donnée à l'ATLFO le 17 décembre 1943.

20 Anecdote recueillie par l'auteur auprès de Frédéric Phaneuf, 1983.

to his office and told him, "[Translation] The dictionary indicates that the word you used in your translation is rare." To this, the translator promptly replied, "[Translation] I know; that's why I rarely use it."[19]

The least one can say is that there was no lack of quick-witted comebacks among these translators! ■

I would like to thank Alain Otis from the University of Moncton for the comments and additional information he provided.

Illustration sources

Fig. 1 Centre d'études acadiennes, Fonds Hector-Carbonneau, P34-A3

Fig. 2 Centre de recherche en civilisation canadienne-française, CRCCF, Ph129-120, detail

Fig. 3 CRCCF, Ph129-121, detail

Fig. 4 Jean Delisle's personal collection

Fig. 5 *La Presse*, April 5, 1924, detail

Fig. 6 Public domain

Fig. 7 CRCCF, Ph129-120, detail

Notes and references

1 Called the Blue Book section until the late 1920s, it translated all the parliamentary texts, except for the Debates.

2 Hector Carbonneau, "Souvenirs d'un traducteur et lexicographe," *Cultures du Canada français*, No. 4, 1987, p. 80.

3 Letter from Alain Otis (October 23, 2012) to Jean Delisle (Gatineau).

4 Information gathered in 1983 from the widow of Superintendent Henriot Mayer (1908–1982).

5 The first electric typewriter appeared in 1914, and the first portable typewriter, in 1935.

6 Further to a Cabinet decision of October 25, 1967.

7 The *Official Languages Act of New Brunswick*, enacted by the Legislative Assembly of New Brunswick, the *Official Languages Act*, enacted by the Parliament of Canada, and the *Act to Promote the French Language in Quebec* (Bill 63), enacted by the National Assembly of Quebec.

8 *House of Commons Debates*, March 17, 1965, p. 12478.

9 Terminology even acquired the status of a new profession, recognized by Quebec's legislature. See Jean Delisle, *La terminologie au Canada. Histoire d'une profession*, Linguatech, 2008.

10 *House of Commons Debates*, November 5, 1964, p. 9820; April 2, 1965, pp. 13175–13176.

11 The *Bulletin de l'Association technologique de langue française d'Ottawa* (1951–1957) and the *Journal des traducteurs* (1955–1965), the precursor to the journal *Meta*.

12 Hector Carbonneau, op. cit., p. 80.

13 "Fire on the Hill!," *The Canadian Encyclopedia*, http://www.thecanadianencyclopedia.com/featured/fire-on-the-hill.

14 "À Ottawa, il se fait des dépenses folles en cadeaux inutiles," *Le Petit Journal*, November 13, 1949, Supplement, p. 15.

15 Ibid.

16 Anecdote related to the author by Wilfrid Michaud, 1983.

17 Anecdote related to the author by Frédéric Phaneuf, 1983.

18 Valery Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Gallimard, 1942, p. 82.

19 Charles Michaud, "Matière et forme," *Mémoire de la Société royale du Canada*, section I, 1945, p. 136. Reworked text of a talk given to the Association technologique de langue française d'Ottawa (ATLFO) December 17, 1943.

20 Anecdote related to the author by Frédéric Phaneuf, 1983.

El Rincón Español

Josefa Gómez de Enterría, Manuel Martí-Sánchez e Irma Nunan

Algunos ejemplos de renovación neológica de la terminología en el área temática de la Economía actual

Estamos en una era de nuevos parámetros económicos que han conllevado a la creación de un vocabulario neológico en el ámbito de la Economía actual, el cual surge en el flujo comunicativo de los expertos y del gran público. La implantación masiva de las nuevas tecnologías ha contribuido enormemente a este fenómeno.

Entre las características más destacadas del léxico de la Economía actual sobresale el uso de términos como: ***recorte***, ***rescate***, ***desplome***, ***activos sólidos***, ***activos tóxicos***, ***apalancamiento***, etcétera. Hoy los nuevos conceptos económicos ya no quedan restringidos al estrecho círculo de los especialistas, sino que se divulgan rápidamente a través de los intermediarios mediáticos, es decir, los medios de comunicación y los diferentes tipos de documentos electrónicos disponibles en Internet.

Estas nuevas voces son testigo y al mismo tiempo resultado de una confluencia de factores extralingüísticos, pragmáticos y funcionales, tales como la cualificación profesional, el carácter, la forma de vida, el ocio, etcétera, de los especialistas que las han acuñado. Son éstas las circunstancias que contribuyen para que el nuevo léxico de la Economía adopte en ocasiones cierto carácter de jerga con la creación de un vocabulario que nos ofrece formaciones como: ***ángel inversor***, ***ángel caído***, ***big business***, ***brahmanes***, ***cláusula shot gun***, **crisis *Ninja***, ***downshifting***, ***estrategia Tit for Tat***, ***paradoja del mentiroso***, ***sukuk***, etcétera. Términos que, aunque lejos de las voces más tradicionales de la Economía, persiguen un objetivo común a todas las terminologías: fortalecer la solidaridad del grupo sobre la base del cripticismo.

Creación neológica

Los procedimientos de creación neológica más empleados para la formación del nuevo léxico son, en líneas generales, los mismos que se han empleado para la formación de los vocabularios de las ciencias sociales a lo largo del siglo XX. Sin embargo, no podemos olvidar que este vocabulario es también y en cierta medida deudor y continuación del léxico de la Economía de los siglos XIX y XX, con el que forzosamente ha de coincidir en sus características más destacadas.

La deuda que el área temática de la Economía tiene con la lengua inglesa –ya sea por razones históricas, pues no podemos olvidar que es la obra de Adam Smith *The Wealth of Nations* (1776) (*La riqueza de las naciones*) la que marca el nacimiento de la Economía como ciencia, o también por el afianzamiento del poder económico de los EE.UU. en el ámbito anglosajón durante todo el siglo XX–, es la que aporta a su vocabulario uno de los rasgos más notorios, debido a la abrumadora presencia de préstamos que adoptan la forma de anglicismos patentes, voces naturalizadas o calcos.

Acuñación metafórica

En cuanto a los mecanismos cognitivos terminologizadores, el más frecuente en este vocabulario es la metonimia, entendida como el cambio léxico producido por la fusión de formas contiguas. Observamos la presencia de la metonimia en numerosos sintagmas terminológicos: ***banca personal***, ***banca privada***, ***bono de salida***, ***consejero delegado***, ***economía real***, ***economía financiera***, ***mercado energético mundial***, etcétera.

Notamos asimismo la presencia de metáforas que adoptan también la forma de sintagmas terminológicos tales como: ***acción de oro***, ***ángel caído***, ***apalancamiento financiero***, ***barrido de cuentas***, ***burbuja financiera***, ***burbuja inmobiliaria***, ***hipoteca basura***, ***lista muerta***, ***muertos vivientes***, ***nicho de mercado***, ***paracaídas de oro***, ***teoría del acordeón***, etcétera.

En estas metáforas terminológicas se encuentran también unidades monoléxicas como: ***apalancamiento***, ***apuntalamiento***, ***burbuja***, ***desplome***, etcétera. Estos términos son una imagen abstracta de la realidad. Gracias a esta imagen, la realidad denotada se percibe en la mente como una especificación a partir de una realidad más simple.

Pensemos en la metáfora económica de la burbuja (***bubble***), a la que luego se le han añadido las especificaciones de ***especulativa***, ***financiera***, ***inmobiliaria*** o ***tecnológica*** o la nueva formación de carácter derivativo como en **superburbuja**. Otro ejemplo semejante de paradigma léxico nos lo ofrece la voz apalancamiento y las unidades sintagmáticas formadas a partir de este término como

elemento nuclear: ***adquisición con apalancamiento***, ***apalancamiento de la deuda***, ***apalancamiento de las acciones***, ***apalancamiento financiero***, ***compra con apalancamiento***, etcétera.

También puede hablarse en el vocabulario de la Economía actual de denominaciones metafóricas como: **la Economía del sube y baja**, con formaciones como: ***alcista***, ***bajista***, ***desplome***, etcétera. O bien los productos económicos como alimentos que se ingieren: ***activos sanos***, ***activos infectados***, ***activos malos***, ***activos tóxicos***, ***píldora venenosa***, etcétera.

Otras veces las metáforas se asemejan a líquidos o fluidos: ***inyección de liquidez***, ***liquidez***, ***iliquidez***, ***flujo de caja***, ***flujo de fondos***, etcétera. Se llega al caso incluso de presentar a las empresas como si se tratasen de entes agrarios: ***financiación de siembra***, ***mercados emergentes***.

O cuando la Economía está rodeada de trampas: ***préstamo del mentiroso***, ***hipoteca trampa***, etcétera. Sin olvidar metáforas acuñadas en el campo conceptual de la Física que llegan a ser muy recurrentes en el momento actual como la metáfora antes citada de la burbuja: ***burbuja de la expansión crediticia***, ***burbuja especulativa***, ***burbuja inmobiliaria***, ***burbuja tecnológica***, etcétera. Aunque, no debemos olvidar que algunas de estas metáforas lexicalizadas ya están en la lengua desde hace largo tiempo, en ocasiones más de un siglo. Cuando esto sucede, dichas metáforas no poseen para el hablante ningún rasgo connotativo.

Variación denominativa

Los términos aquí recogidos son testigos fieles de la comunicación dentro del área temática propuesta en el momento actual, con la presencia de numerosos anglicismos patentes muchos de ellos tomados directamente de la lengua inglesa por los propios usuarios, sin adaptación alguna. También se manifiesta la actualidad de este vocabulario en los numerosos casos de variación denominativa que nos ofrece, algunas veces gráfica u ortográfica.

Así, recogemos términos que oscilan entre el singular y el plural, por la neutralización de la oposición: ***bono/bonos***, ***fondo/fondos***, ***cédula/cédulas***, el uso de la mayúscula y la minúscula: ***modelo de fijación de precios de activos de capital/Modelo de Fijación de Precios de Activos de Capital***, ***ninja/Ninja***, compuestos que aparecen separados o juntos sobre todo en numerosos anglicismos: la presencia simultánea de la sigla o bien la formulación completa del sintagma: ***ACWI/All Country World Index***, ***CRA/Credit Rating Agency***, ***SEC/Comisión del Mercado de Valores de Estados Unidos***.

Algunos de los casos de variación que hemos advertido, como, por ejemplo, ***área euro***, ***área del euro***, ***zona euro***, ***eurozona***, nos han permitido observar cómo su empleo se ha depurado. Así, comprobamos que únicamente han permanecido en la lengua las cuatro variantes aquí propuestas, frente a las diez formas concurrentes que habían coexistido en los textos durante los primeros años de introducción de la moneda única europea: área euro, área del euro, zona euro, eurozona, ***entorno del euro***, ***entorno euro***, ***países del euro***, ***países euro***, ***Euroland*** y ***Eurolandia***. Nos ha parecido relevante considerar la importancia que reviste para el usuario (traductor, corrector o terminólogo) la presencia de la variación terminológica, ya que puede plantear problemas tanto en la toma de decisiones, como en la elaboración de aplicaciones terminográficas.

En conclusión, estos términos justifican el interés de un vocabulario propio de la Economía actual, y ofrecen un interés teórico por razones de semántica y variación, ambas relevantes en los procesos de terminologización.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la economía. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

Gallardo, N. y J. Gómez de Enterría. "Estudios de léxico especializado". Granada, Editorial Atrio, 2009.

Gómez de Enterría, J. "Neología y préstamo en el vocabulario de la economía". Anuario de Estudios Filológicos de la Universidad de Cáceres, XV, 1992, pp. 96-107.

Gómez de Enterría, J. "El vocabulario neológico de la Unión Monetaria Europea: el euro". Español Actual, 68, pp. 39-54.

Martí Sánchez, M. "La discriminación de los sintagmas terminológicos en los glosarios especializados". Lingüística Española Actual, 31-1, pp. 61-88.

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
bear	baissier (n.m.)	bajista (m.)
bearish	à la baisse	bajista
bond	obligation (n.f.)	bono (m.)
bond premium	prime d'émission d'obligations (n.f.)	prima de emisión (f.)
Brahmans	Brahmanes (n.m.)	brahmanes (m.)
bubble	bulle (n.f.)	burbuja (f.)
bull	haussier (n.m.)	alcista (g.c.)
bullish	à la hausse	alcista
cash flow	flux de trésorerie (n.m.)	flujo de caja (m.)
credit squeeze	resserrement du crédit (n.m.)	restricción del crédito (m.)
exit bond	bon de sortie (n.m.)	bono de salida (m.)
fallen angel stock	ange déchu (n.m.)	ángel caído (m.)
financial leverage	levier financier (n.m.)	apalancamiento financiero (m.)
funds flow	mouvements de fonds (m.)	flujo de fondos (m.)
golden parachute	parachute doré (n.m.)	paracaídas de oro (m.)
illiquidity	illiquidité (n.f.)	iliquidez (f.)
liquidity	liquidité (n.f.)	liquidez (f.)
market niche	niche commerciale (n.f.)	nicho de mercado (m.)
mortgage bond	obligation hypothécaire (n.f.)	bono hipotecario (m.)
net cash flow	flux net de trésorerie (n.m.)	flujo neto de efectivo (m.)
new economy	nouvelle économie (n.f.)	nueva economía (f.)
option premium	prime d'option (n.f.)	prima de opción (f.)
personal banking services	services bancaires aux particuliers (n.m.)	servicios de banca personal (m.)
poison pill	pilule empoisonnée (n.f.)	píldora venenosa (f.)
premium	prime (n.f.)	prima (f.)
redemption	rachat (n.m.)	redención (m.)
share certificate	certificat d'actions (n.m.)	certificado de acciones (m.)
shoring up the financial system	assainissement du système financier (n.m.)	apuntalamiento del sistema financiero (m.)
speculative bubble	bulle spéculative (n.f.)	burbuja especulativa (f.)

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq

Découvrir le pot aux roses

L'expression *découvrir le pot aux roses* date du 13e siècle. Elle signifie « découvrir le secret ou les dessous d'une affaire, une supercherie », « éventer la mèche », « mettre au jour quelque chose qui était tenu intentionnellement caché de quelqu'un ». L'expression a généralement une connotation péjorative, les secrets étant souvent cachés par honte ou par peur de représailles.

Les expressions *découvrir le pot* et *découvrir le pot pourri* s'employaient dans le même sens au 14e et au 15e siècle respectivement. *Percer* ou *mettre au jour le secret de quelqu'un* sont d'autres synonymes.

La rose

L'origine de l'expression demeure nébuleuse. Selon la mythologie grecque, Éros, le dieu de l'amour, aurait donné une rose à Harpocrate, le dieu du silence, pour qu'il taise les aventures galantes de sa mère, Aphrodite. C'est ainsi que, pendant l'Antiquité, la rose serait devenue le symbole du secret, du silence, de la confidentialité.

La signification symbolique de la rose aurait perduré jusqu'au Moyen Âge. À cette époque, dans la salle où se tenaient les assemblées des évêques de l'Église catholique, on suspendait une rose au plafond pour indiquer que les débats engagés « sous la rose » devaient demeurer confidentiels. De là l'expression latine *sub rosa* qui signifie littéralement « sous la rose », c'est-à-dire « sous le sceau du silence », « en grand secret ». On gravait également des roses sur les confessionnaux et on en sculptait dans les salles de banquet pour rappeler l'importance de ne pas dévoiler les confidences faites dans ces lieux.

Le pot

Le pot aux roses désignait au Moyen Âge le récipient contenant la préparation à base d'essence ou d'eau de rose qu'utilisaient les femmes pour prendre soin de leur teint et se parfumer. Le pot aux roses pourrait aussi avoir contenu *le rose* (c'est-à-dire la poudre de cette couleur) dont se fardaient les femmes. Toutefois, cette hypothèse soulève des doutes puisque, dans l'expression, le mot *rose* a toujours été au pluriel (pot *aux roses* et non *au rose*).

La découverte

Le verbe *découvrir*, quant à lui, signifiait autrefois « enlever un couvercle » (littéralement, *dé-couvrir*), en parlant entre autres du couvercle d'un pot contenant de l'eau de rose, qu'il fallait couvrir pour empêcher que l'eau ne s'évapore. Le verbe *découvrir* n'a pris son sens actuel (soit celui de « trouver ») que vers le 16e siècle.

L'expression *découvrir le pot aux roses* pourrait venir d'une équivoque liée aux deux sens de *découvrir* : « soulever le couvercle d'un pot » et « trouver une chose cachée ». En effet, l'une des explications répandues évoque la « découverte » du pot contenant l'eau de roses ou le rose, c'est-à-dire ce récipient qui, lorsqu'on en soulevait le couvercle, révélait le secret de la beauté des femmes (ou l'artifice expliquant leur beau teint).

Plusieurs autres hypothèses sur l'origine de l'expression ont été émises. L'une d'elles met en scène des galants écrivant des billets doux à leur belle, billets qu'ils cachaient sous des pots de roses et que le mari de celle-ci pouvait découvrir. Une autre concerne la découverte des secrets de la fabrication du parfum à la rose, car l'instrument de distillation utilisé pour extraire les huiles essentielles était un secret bien gardé des parfumeurs. Pour les alchimistes, l'expression ferait allusion à la rose minérale, une poudre d'or et de mercure rappelant la pierre philosophale, un sujet de grand mystère.

Mais le mystère de la véritable origine de l'expression n'a encore jamais été percé. Quant à moi, je me rallie à l'hypothèse voulant qu'en soulevant le couvercle du pot aux roses, non seulement on permet au parfum de s'éventer, mais on évente aussi… un secret. ■

André Racicot

Traduire le monde

Adaptation: Emma Harries

De l'Afrique

L'Afrique est surnommée le « Berceau de l'humanité », car nombre d'historiens estiment que la race humaine a pris naissance en Afrique. Le continent africain est subdivisé en États et en régions. À ce sujet, des mises en garde s'imposent, car les pièges sont nombreux.

Afrique australe et Afrique du Sud

En anglais, les expressions désignant l'Afrique australe et l'Afrique du Sud se ressemblent beaucoup, d'où la confusion fréquente. *Southern Africa* désigne une région, l'Afrique australe, tandis que *South Africa* désigne un pays, l'Afrique du Sud. Le langagier cherchant une définition précise d'*Afrique australe* dans les dictionnaires habituels sera encore une fois déçu et devra s'en remettre… à Internet. Bien entendu, les définitions varient sensiblement d'un site à l'autre mais, grosso modo, la région regroupe les États suivants : Afrique du Sud, Angola, Comores, Lesotho, Madagascar, Maurice, Botswana, Swaziland, Mozambique et Namibie.

Les régions africaines non définies

Outre l'Afrique australe, l'usage a donné ses lettres de créances à deux expressions absolument introuvables dans les dictionnaires courants, même si elles sont fréquemment employées.

Prenons le cas de l'Afrique équatoriale, par exemple. Ni le *Petit Larousse* ni le *Robert des noms propres* ne répertorient l'expression. Il faut se rabattre sur l'adjectif *équatorial*, qui signifie « relatif à l'équateur » (on s'en doutait un peu) ou « situé à l'équateur ». Ma conclusion : l'Afrique équatoriale comprend les États traversés par la ligne de l'équateur, soit le Gabon, le Congo, la République démocratique du Congo, l'Ouganda, le Kenya et la Somalie. Mais qu'en est-il de la Guinée équatoriale? Son nom n'est-il pas assez explicite? Certes, mais le pays est situé juste au nord de l'équateur. Mêlant, n'est-ce pas?

Et pourquoi l'Afrique équatoriale ne comprendrait-elle pas tous les États voisins de l'équateur? En feraient ainsi partie non seulement la Guinée équatoriale, mais aussi d'autres pays, comme l'île de Sao Tomé-et-Principe.

Ne serait-il pas pratique que les deux principaux dictionnaires généraux, le Larousse et le Robert, se décident à définir ce terme? D'autant plus que l'expression désuète *Afrique-Équatoriale française* se trouve toujours dans les deux ouvrages.

La situation est tout aussi embrouillée en ce qui a trait à l'Afrique subsaharienne. Il faut encore consulter les pages des

Translating the World

Out of Africa

Africa was nicknamed the "cradle of humanity," because many historians believe that the human race originated in Africa. The African continent is subdivided into countries and regions. But take care, because pitfalls abound.

Southern Africa and South Africa

The fact that the expressions *Southern Africa* and *South Africa* are so similar often causes confusion. The former designates a region, and the latter, a country. Language professionals looking for a precise definition of Southern Africa in regular dictionaries will be once again disappointed and will have to rely on the Internet. Of course, the definition varies markedly from one site to the next. However, roughly speaking, the region is composed of the following countries: South Africa, Angola, Comoros, Lesotho, Madagascar, Mauritius, Botswana, Swaziland, Mozambique and Namibia.

Undefined regions of Africa

In addition to Southern Africa, usage has lent credibility to two expressions that cannot be found in standard dictionaries—even though they are frequently used.

Let's take Equatorial Africa, for example. Neither Oxford Dictionaries Online nor Merriam-Webster Online lists this expression. We have to rely on the adjective *equatorial*, which means "in relation to the equator" (we could have guessed) or "located on the equator." My conclusion: Equatorial Africa is made up of the countries that the equator passes through, namely Gabon, Congo, the Democratic Republic of the Congo, Uganda, Kenya and Somalia. But what about Equatorial Guinea? Isn't its name explicit enough? It definitely is, but the country is located slightly north of the equator. Confusing, isn't it?

And why wouldn't Equatorial Africa include all the countries near the equator? Then it would include not only Equatorial Guinea, but also other countries, such as the island country of Sao Tome and Principe.

Wouldn't it be practical for the two main online dictionaries, Oxford and Merriam-Webster, to decide finally to define this term? Especially since the out-of-date expression *French Equatorial Africa* can be found in both.

The situation with sub-Saharan Africa is just as confusing. To find a solution, dictionaries must again be consulted. The

noms communs pour arriver à une solution. Ainsi, le *Petit Larousse* de 1993 définit *subsaharien* comme suit : « proche du Sahara », ce qui n'est pas très précis, car on pourrait penser que l'adjectif renvoie aux pays limitrophes du grand désert. En outre, comment définir la proximité dans ce cas précis? Heureusement, le Larousse a rectifié le tir. Voici la nouvelle définition : « relatif à l'Afrique située au sud du Sahara ». Il ne s'agit donc plus de pays proches du Sahara, mais de tous ceux situés au sud du désert.

Quant au Robert, il dit bien : « relatif aux régions situées au sud du Sahara ». Le plus curieux, c'est que le terme *subsaharien* n'est apparu dans le Robert qu'après 2007, alors qu'il figure dans le Larousse depuis belle lurette.

Le langagier, tenté d'aller vérifier sur la Toile, pourrait connaître des mésaventures dignes d'Indiana Jones. Par exemple, Wikipédia définit ainsi l'Afrique subsaharienne : « Afrique située au sud du Sahel ». Je vous avais prévenus.

L'Afrique du Nord

Il n'échappera à personne, j'espère, que l'expression *Afrique du Nord* est mal construite. La partie nord de l'Afrique est bien plus vaste que la région, aussi appelée *Maghreb*. C'est d'ailleurs à ce terme que renvoient les deux grands dictionnaires. Qu'est-ce que le Maghreb? C'est une région qui englobe l'Algérie, le Maroc et la Tunisie. Jadis, la Libye et la Mauritanie en faisaient aussi partie, de sorte que la région correspondait davantage à la définition que l'on pourrait donner de l'Afrique du Nord. Manquent encore l'Égypte et le Sahara occidental. On n'en sort plus…

Heureusement, il y a le Grand Maghreb, qui englobe la Libye, la Mauritanie et le Sahara occidental.

J'ai déjà parlé de la géométrie variable des subdivisions géographiques comportant des points cardinaux (par exemple comment définir l'Afrique de l'Est?). Force est de constater qu'il est plus facile de délimiter les frontières de régions dont le nom comporte une forme adjectivale ou un substantif défini dans un grand dictionnaire. L'Afrique subsaharienne en est un bel exemple, parce que les dictionnaires de noms communs sont venus à notre secours.

Les grands disparus

La décolonisation a entraîné la disparition de certains toponymes, comme *Léopoldville*, devenu *Kinshasa*, et *Tananarive*, devenu *Antananarivo*. Le Zaïre, l'ancien Congo belge, a aussi changé de nom : *République démocratique du Congo*. Ne pas confondre avec son voisin, le Congo, ancienne colonie française. Par ailleurs, personne ne regrettera l'ancienne appellation *Rhodésie du Sud*, devenu *Zimbabwe*. L'ensemble formé par la Rhodésie du Sud, la Rhodésie du Nord et le Nyassaland a éclaté pour donner naissance au Zimbabwe, à la Zambie et au Malawi. ■

1986 version of the *Oxford English Dictionary* (OED) defines *sub-Saharan* as "situated or originating in the regions bordering on the Sahara desert," a fairly precise definition that refers to countries overlapping or bordering the desert. However, could it also include countries not bordering the desert but in regions bordering the desert? Luckily, later editions of the OED addressed the issue. The current definition is "from or forming part of the African regions south of the Sahara desert." The term no longer refers to countries close to the Sahara, but to all those south of the desert.

As for the Merriam-Webster, its definition states "of, relating to, or being part of Africa south of the Sahara." Oddly, however, the term *sub-Saharan* does not appear in a 1988 edition of Webster's dictionary, even though it had already been in the OED for some time.

Language professionals tempted to check on the Web could have Indiana Jones–esque misadventures in store for them. For instance, Wikipedia says that Somalia, Djibouti, Comoros and Mauritania are geographically part of sub-Saharan Africa, but also form part of the Arab world. I warned you this would be tricky.

North Africa

It will be obvious to everyone, I hope, that the expression *North Africa* leaves something to be desired. The northern part of Africa is much larger than the region, also called the *Maghreb*—although neither of the two main online dictionaries will tell you that. What is the Maghreb? It's a region made up of Algeria, Morocco and Tunisia. At one time, Libya and Mauritania were also included, so the region more closely matched the definition that could be given of North Africa. Minus Egypt and the Western Sahara. Where does it end?

Luckily, there is also the "greater Maghreb," which includes Libya, Mauritania and the Western Sahara.

I already mentioned the sliding scale used to determine the cardinal points of geographic subdivisions (for example, how should East Africa be defined?). It's clearly easier to establish the borders of regions whose names include an adjective or a noun defined in a major dictionary. Sub-Saharan Africa is a great example, because dictionaries were able to help.

Name changes

Decolonization led to a number of changes in place names, such as *Leopoldville*, which became *Kinshasa*, and *Tananarive*, now called *Antananarivo*. Zaire, the former Belgian Congo, also changed its name, to *Democratic Republic of the Congo*. Not to be confused with its neighbour, Congo, a former French colony. Furthermore, no one misses the name *Southern Rhodesia*, which was changed to *Zimbabwe*. The area formed by Southern Rhodesia, Northern Rhodesia and Nyasaland broke apart into Zimbabwe, Zambia and Malawi. ■

Lumières sur un laissé-pour-compte : le terme *hakapik*

Gabriel Martin

Le terme *hakapik* n'apparaît pratiquement pas dans les dictionnaires de langue française[1]. Pourtant, il est possible de relever des centaines d'attestations de ce vocable dans un corpus francophone composé de textes journalistiques. Ce laissé-pour-compte dictionnairique serait-il victime de l'ostracisme des mal-aimés? En tout état de cause, il convient d'apporter un nouvel éclairage sur l'emploi de ce terme en français, pour aider les traducteurs qui auront à le côtoyer.

La définition

En s'inspirant de l'article 28 du règlement canadien sur les mammifères marins[2], on peut définir l'hakapik comme un instrument d'assommement utilisé pour la chasse au phoque, constitué d'une hampe au bout de laquelle est fixée une virole pourvue d'une pointe métallique fléchie et d'une projection mornée. Précisons que le terme *virole* désigne un petit cylindre de métal qui fait office d'embout de fixation, dans notre définition, alors que le terme *projection mornée* y désigne une projection émoussée, épointée, destinée à contondre, c'est-à-dire à blesser par le choc, sans déchirer ni transpercer la peau[3]. Puisqu'une image vaut mille mots, une illustration accompagne cet article en vue de faciliter l'interprétation de la définition.

Les analogies

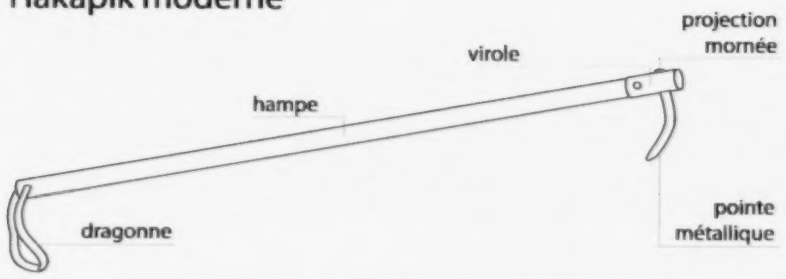
Les traducteurs pourront, pour une raison ou une autre, vouloir remplacer le terme *hakapik* par un quasi-synonyme. Quels choix de termes analogues le lexique français offre-t-il?

Le film *Les Grands Phoques de la banquise*[4] (1964) de Serge Deyglun, qui a exalté avec éclat la controverse de la chasse aux blanchons, à l'épicentre de laquelle se trouvait l'hakapik, emploie le terme *gourdin*, soit un « [b]âton gros et lourd servant à frapper » (*Petit Robert*). L'emploi de cet hyperonyme sera adéquat dans la plupart des contextes. Bien sûr, il revient toujours au traducteur d'évaluer si la généricité du terme, dans un texte donné, est avantageuse ou si, au contraire, elle porte atteinte à la source originale.

De même, comme remplaçant de *hakapik*, le traducteur pourra employer le substantif féminin *gaffe*, soit une « [p]erche munie d'un croc et d'une pointe [...] servant à [...] accrocher le poisson, etc. » (*Petit Robert*). Cet emploi par extension, on le voit, met l'accent sur le fait que l'hakapik peut aussi servir de perche, pour agripper ou charroyer la peau d'un animal abattu.

Enfin, de nombreux autres termes analogues viennent en tête : *trique*, *massue*, *assommoir*, *bâton*, etc. Dans un but stylistique ou rhétorique particulier, on pourrait, à la rigueur, inventer un néologisme — prenons pour exemple le fantaisiste *tue-phoque*, formé à l'instar de *tue-mouche*, « objet employé pour tuer des mouches », et de l'archaïsme littréen *tue-chien*, « personne qui a pour travail de tuer des chiens ». Un tel emploi néologique doit bien sûr être justifié, sans quoi le lecteur risque d'y voir une bourde de traduction ou une maladresse pure et simple.

Hakapik moderne



2013 © Gabriel Martin

L'origine et la datation

L'étymologie d'un mot permet souvent de mieux le circonscrire. Selon le *Random House Webster's Unabridged Dictionary*, *hakapik* provient du norvégien[5] :

> 1975–[19]80; < Norw[egian] *hakepigg*, equiv[alent] to *hake* hook [...] + *pigg* spike [...]

Puisque le terme *hakapik* est attesté dans la francophonie dès le début des années 1970, autant en Amérique du Nord qu'en Europe, on peut supposer, sous toute réserve, qu'il ne s'agit pas d'un emprunt fait par l'intermédiaire de l'anglais, mais bien d'un emprunt direct au norvégien. La première occurrence relevée dans notre corpus se trouve dans un numéro de 1971 de la *Revue générale de droit international public*, qui rapporte indirectement les propos de la *Tribune de Genève* du 22 avril de la même année : « les Norvégiens utilisent le *hakapik*, sorte de crochet monté sur un épieu et dont ils enfoncent la pointe dans le cerveau du jeune phoque après avoir [...] assommé l'animal[6] ».

La graphie, la prononciation et l'élision

Dans l'usage écrit, on observe l'emploi fréquent de la graphie *hakapik*, au côté de la plus rare graphie *akapik*, sans *h*

initial. On relève aussi la variante *agapik* alors que la graphie *hagapik*, qui lui fait pendant, est rarissime[7].

En français, *hakapik* se prononce [akapik] au Québec et en France. En principe, les origines scandinaves de *hakapik* commandent la disjonction (l'« aspiration » du *h* initial), à l'instar de la plupart des germanismes[8]. Le *Petit Robert* indiquerait donc qu'il faut le prononcer ['akapik] (remarquez l'apostrophe). La « psilose » (perte de l'« aspiration » à l'initiale) est toutefois fréquente dans l'usage, sûrement en raison de la relative rareté du mot dans la vie de tous les jours et en raison de son absence des dictionnaires généraux. Peut-être que l'aspiration a elle aussi été abandonnée sous l'influence de la forme concurrente *agapik*. Le *Petit Robert* indiquerait donc probablement aussi la prononciation [akapik].

En vue de contribuer à l'intégration du mot au français, on privilégiera cette dernière prononciation naturalisée (avec un *h* muet), tout en admettant bien sûr la prononciation concurrente, que certains pourront juger plus orthoépique et respectueuse de l'origine du mot.

À tout prendre, il faut retenir que l'élision des articles et des prépositions placés devant le substantif *hakapik* est facultative. On notera que, même lorsque l'on opte pour la prononciation sans hiatus, on s'abstient généralement d'élider les formes devant les autonymes. Ainsi, on dit « l'emploi **de** *hakapik* par les francophones » alors qu'on peut dire « l'emploi **de l'**hakapik par les chasseurs » aussi bien que « l'emploi **du** hakapik par les chasseurs ».

Enfin, on notera qu'au regard des rectifications orthographiques de 1990, la graphie ***akapik*** doit être privilégiée pour la réalisation en [akapik] alors que la graphie ***hakapik*** doit être privilégiée pour rendre ['akapik]. L'orthographe rectifiée se distingue ainsi de l'orthographe traditionnelle, en excluant l'emploi de la graphie ***hakapik*** pour [akapik].

Maintenant que *hakapik* est bien documenté, il semble prêt à faire son entrée dans les dictionnaires de langue générale. Certains espéreront peut-être tout de même que le mot disparaisse… avec l'objet impopulaire qu'il nomme. L'avenir le dira! ■

Médiagraphie

La description de l'usage se base essentiellement sur l'observation des contextes d'emploi dans les journaux *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération* pour les numéros publiés durant les trente dernières années, soit de 1982 à 2013.

L'auteur remercie chaleureusement Chantal Contant pour les précisions apportées au sujet des rectifications orthographiques.

Notes et références

1 Il n'apparaît dans aucun des dictionnaires de la langue française consultés, notamment le dictionnaire en ligne *Usito*, le *Grand Larousse encyclopédique*, le *Grand Robert de la langue française*, le *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, le *Petit Larousse illustré*, le *Petit Robert de la langue française* et le *Trésor de la langue française*. En outre, le terme n'apparaît pas non plus dans le Grand dictionnaire terminologique. À notre connaissance, seul *TERMIUM Plus*® consigne le terme *hakapik* et son équivalent anglais homographe; mis à part deux citations dans la fiche anglaise, aucune information supplémentaire n'y est présentée, pour le moment.

2 Un extrait du texte de règlement est cité dans la fiche anglaise de *TERMIUM Plus*®. On retrouve le texte complet, dans les deux langues officielles, sur le site Web de la législation du ministère de la Justice du Canada, à http://lois-laws.justice.gc.ca/PDF/SOR-93-56.pdf.

3 Permettons-nous, au passage, de rassurer le lecteur accablé devant la sauvagerie de l'arme, qui surgit à la lecture de notre définition, en rappelant le propos d'un article crédible : « Un coup de hakapik sur le crâne d'un phoque semble brutal, mais [selon un groupe de vétérinaires indépendants] sans cruauté s'il est porté rapidement et si l'animal demeure inconscient jusqu'à sa mort » (Michel Bélanger, « Le phoque du Groenland n'est pas menacé », Montréal, *Le Devoir*, 12 mars 2009, p. A9).

4 *Les Grands Phoques de la banquise*, Montréal, Artek Films, 1964, 19 min 7 s. [En ligne : http://archives.radio-canada.ca/environnement/ecologie/dossiers/1023/] (consulté le 30 mars 2013).

5 *Random House Webster's Unabridged Dictionary*, 2e édition, Random House, 2001, p. 860.

6 Charles Rousseau, « Chronique des faits internationaux », *Revue générale de droit international public*, tome LXXV, 1971, Paris, p. 465-554.

7 Nous n'avons relevé que l'apax journalistique *hagapik* dans *Le Devoir* du 23 mars 2006 (Louis-Gilles Francœur, « De l'animalisme primaire : Brigitte Bardot déshonore la pensée animaliste », Montréal, *Le Devoir*, 23 mars 2006, p. A1 et A8).

8 Quelques exemples puisés dans le *Petit Robert* permettent de confirmer cette règle : pour s'en convaincre, il suffit d'y regarder les transcriptions phonétiques et les rubriques étymologie de *hauban*, *haveneau* et *hanter* ainsi que celles de *hagard*, *harpe* et *happer*.

Glanure

C'est dramatique de constater la mauvaise gestion du problème des camps et de voir comment Port-au-Prince continue de se **bidonvilliser**.

Le Devoir, 10 novembre 2012

All the Buzz

The past decade saw an explosion of poverty tourism in developing nations…. Now it seems that **poorism**, *as critics call it, has found a market in industrialized nations.*

Maclean's, January 14, 2013

Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Eve-Joëlle Lefebvre

Pour traduire Twitter

Les nouveaux médias représentent des marchés prometteurs, mais ils posent aussi des défis de taille. En 2013, l'avenir de la technologie se joue sur les tablettes et les téléphones. Pour le meilleur ou pour le pire, Twitter fait partie des nouveaux moyens de communication à la mode, même chez les personnalités médiatiques et les dirigeants d'organisations prestigieuses. Cette réalité crée de nouveaux besoins. Il reste à voir comment procéder de façon optimale pour la traduction des gazouillis.

Voici neuf particularités de ce nouveau phénomène :

1. Les messages, appelés gazouillis, sont très fréquents.
2. Leur traduction ne peut pas attendre bien longtemps.
3. Ils accompagnent les grands événements.
4. Leur longueur est limitée à 140 caractères.
5. Ils comprennent souvent des raccourcis créatifs (à l'image du clavardage et des textos).
6. La même personne peut gazouiller dans plus d'une langue.
7. Les échanges peuvent être unilingues, bilingues ou multilingues.
8. Les outils d'aide à la traduction ne sont généralement pas très bien adaptés pour répondre à cette demande émergente.
9. Les domaines des « textes » sont infiniment variés.

La fréquence des gazouillis présage un certain volume de travail… dans des domaines variés et plus ou moins prévisibles. Ce genre de travail de traduction risque donc de plaire davantage aux traducteurs généralistes qu'aux spécialistes. Cependant, le cas plus prévisible d'un concert de gazouillis portant sur un thème spécialisé constituerait une bonne occasion pour les généralistes d'adopter de nouvelles habitudes de travail. Je pense aussi que les jeunes langagiers seront plus attirés par la traduction de gazouillis; ils sont plus habitués au style d'information d'aujourd'hui caractérisé par sa variété et ses petites capsules.

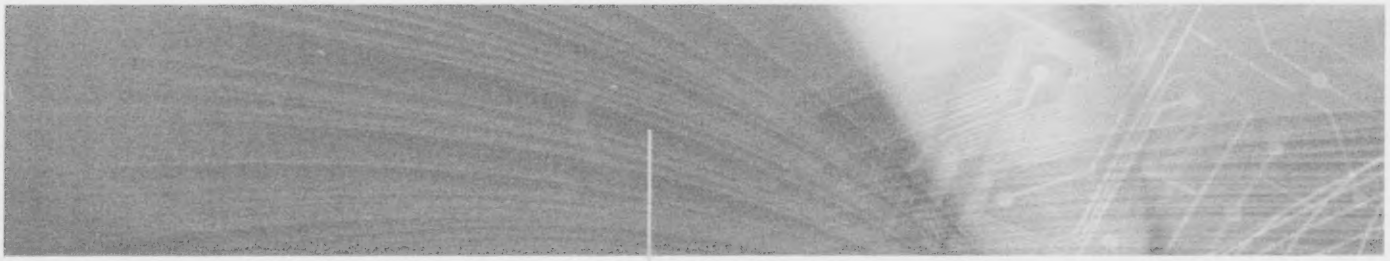
Translating tweets

New media are promising markets, but with them also come major challenges. In 2013, the future of technology is in tablets and phones. Whether we like it or not, Twitter is one of those trendy new media people, including celebrities and executives of high-profile organizations, use to communicate. This is creating new demand for translation, and we need to look at how best to translate tweets.

Below are nine characteristics of this new phenomenon:

1. The messages, called tweets, are quite frequent.
2. Their translation cannot wait very long.
3. Tweets are about major events.
4. They have a maximum length of 140 characters.
5. They are often written in textese (similar to chatting and texting).
6. The same person may tweet in more than one language.
7. Communications can be unilingual, bilingual or multilingual.
8. Translation tools are generally not well suited to meet this emerging demand.
9. These texts can be in an infinite number of fields.

The frequency of tweets heralds a certain volume of work, in a variety of fields that are more or less predictable. This kind of translation might therefore be better suited to general translators than specialized translators. However, receiving a series of tweets on a specialized topic would be a good opportunity for general translators to adopt new work habits. I also think that young language professionals would be more attracted to translating tweets. They are more familiar with today's style of sharing information, which is varied and features short messages.



Cela va sans dire, le mode de facturation et de traitement des messages diffusés sur Twitter ne peut pas suivre la bonne vieille demande de traduction ou le bon de commande. Cela dit, bien des organismes offrent déjà à leurs clients des forfaits permettant de traiter des contenus courts et fréquents, sans avoir à remplir chaque fois un bon de commande.

Il faut préférablement être disponible après les heures de travail normales, puisque les messages peuvent arriver à toute heure du jour et de la nuit.

Enfin, le caractère d'« urgences spontanées » de ces messages, un peu comme les avertissements météorologiques, implique qu'on puisse les traiter rapidement.

Comme je l'ai déjà mentionné, une partie du « gazouillage » porte sur les grands événements. Il faut donc rapidement trouver de la documentation de fond sur les événements en question. C'est ce que font déjà les interprètes, plus ou moins sans outil d'aide particulier. Un logiciel de recherche intelligente, qui reprendrait ce que visait un ancien projet du Conseil national de recherches Canada dont j'ai déjà parlé, TerminoWeb*, permettrait de rassembler rapidement une collection de documents pertinents.

Particularités techniques

Certains composants peuvent être grandement améliorés pour mieux répondre aux besoins liés à la traduction de gazouillis.

Le maximum de 140 caractères pose évidemment un défi au traducteur. Parfois, malgré toute la concision et la bonne volonté du monde, le traducteur n'arrivera pas à se limiter à 140 caractères, p. ex. en raison de longues appellations officielles.

- Un utilitaire devrait indiquer en temps réel le nombre de caractères du gazouillis et gérer la continuation automatique dans un autre gazouillis.

* Voir « Rêves réalistes d'un langagier », *L'Actualité langagière*, vol. 7, n° 4 (décembre 2010), p. 17. Aussi consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

It goes without saying that we cannot use the regular system of translation requests and purchase orders to invoice and process messages posted on Twitter. That being said, many organizations already provide their clients with packages so that they can send short, frequent content for translation without having to fill out a purchase order every time.

It is a good idea to be available after standard business hours because messages can arrive at any time, day or night.

Finally, the fact that these messages are spontaneous and urgent, like weather warnings, means that they have to be processed quickly.

As I mentioned earlier, some tweets are about major events. It is therefore crucial to find the relevant background documentation quickly. This is what interpreters do, but more or less without any specific tools to assist them. Smart-search software, which would have the same objective as an old National Research Council of Canada project I've already mentioned, TerminoWeb,* would quickly assemble a collection of relevant documents.

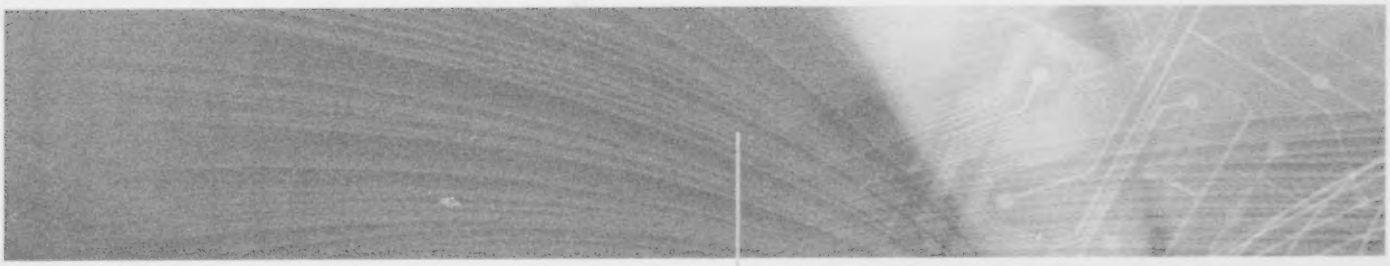
Specifications

Some components can be greatly improved to better meet the needs related to translating tweets.

The 140-character limit is obviously a challenge for translators. Sometimes, despite their best intentions, translators won't be able to keep things short and use only 140 characters (because of long official titles, for example).

- A program should indicate, in real time, the number of characters in the tweet and automatically continue the message in another tweet.

* See "Realistic Dreams of a Language Professional," *Language Update*, Vol. 7, No. 4 (December 2010), p. 17. The article also appears in *Favourite Articles*, at http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/favart/index-eng.html?lang=eng.



- Le logiciel avertit le traducteur qu'il vient de dépasser les 140 caractères et lui propose de diffuser le message en deux gazouillis consécutifs. À la fin du premier, il insère automatiquement un symbole indiquant que la suite se trouve dans le gazouillis suivant.
- Le logiciel essaie de trouver un point où couper. Idéalement après un signe de ponctuation; s'il n'y en a pas, après un mot en tenant compte du symbole indiquant qu'il y a une suite au message.
- Dans le gazouillis suivant, le logiciel insère un symbole indiquant qu'il s'agit de la suite du gazouillis précédent.

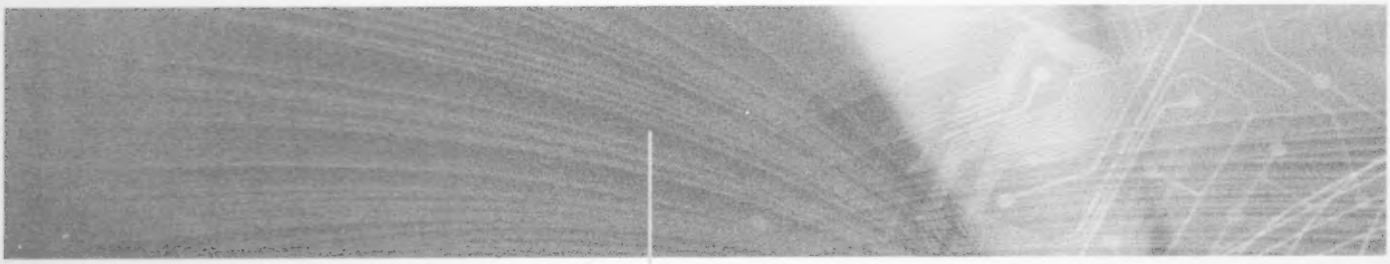
Le fait qu'un client demande d'être traduit du français à l'anglais ne garantit pas qu'il s'exprimera toujours en français (en particulier au Canada). Réciproquement, bon nombre de personnalités anglophones canadiennes aiment parfois s'exprimer en français.

- Par conséquent, comme la langue du locuteur peut varier, un composant détecteur de langue permettrait de confier le message à traduire au traducteur approprié.
- En outre, il est parfois nécessaire de passer par une langue pivot. Par exemple, un traducteur pourrait comprendre l'algonquin et le français, mais pas l'anglais; un autre l'espagnol et l'anglais, mais pas le français.
- Qu'on passe par une langue pivot ou non, il faut une file d'attente intelligente qui retient les messages d'origine jusqu'à ce qu'ils soient traduits. Pourquoi? Tout simplement pour éviter qu'un simple « oui » en réponse à une longue question soit traduit bien avant la question.
- Quand il faut passer par une langue pivot, il faut attendre le temps de la traduction vers toutes les langues cibles, par exemple, de l'espagnol à l'anglais, puis de l'anglais au français.
- Contrairement au clavardage, la traduction de gazouillis peut certainement attendre un peu, mais pas nécessairement beaucoup plus longtemps, en particulier quand il s'agit d'un échange entre deux personnes.

- The software would notify the translator that the 140-character limit has been exceeded and suggest that the message be posted in two consecutive tweets. At the end of the first tweet, it would automatically insert a symbol meaning "continued in next tweet."
- The software would try to find an appropriate place to divide the message. Ideally, it would be after punctuation; if there is no punctuation, it would be after a word, taking into account the "continued" symbol.
- In the next tweet, the software would insert a symbol meaning "continued from previous tweet."

Although clients may ask for French-to-English translation, there is no guarantee that they will always write in French (especially in Canada). Also, many Canadian anglophone personalities sometimes like to tweet in French.

- Consequently, given that the speaker's language may vary, a component to detect language would help assign the message to be translated to the appropriate translator.
- Moreover, it may sometimes be necessary to use a bridging language. For example, one translator may understand Algonquin and French, but not English, and another might understand Spanish and English, but not French.
- Regardless of whether a bridging language is used, a smart queue is needed to store the original messages until they are translated. Why? Simply to avoid having a short "yes" in answer to a long question translated before the question itself.
- When a bridging language is used, it's best to wait until all the translations are finished, for example, from Spanish to English, then from English to French.
- Unlike for chatting, the translation of tweets can wait a little, but not necessarily very long, especially when two people are exchanging messages.



- Par conséquent, la file intelligente doit être capable de rediriger le message à traduire vers un autre traducteur qui travaille dans la même combinaison de langues, si le premier ne semble plus être à son poste depuis un certain temps.
- Dans la même veine, une fonction de type messagerie instantanée permettrait aux traducteurs de lancer un appel à l'aide à des collègues qui traitent un fil de conversation donné.

Évidemment, tout ce qui précède devrait être intégré à un environnement d'aide au traducteur comprenant une mémoire, un bitexte, un moteur de traduction automatique, une banque de terminologie, un correcticiel, etc.

Enfin, les raccourcis fréquemment utilisés méritent d'être décodés, car chaque minute compte. En fait, non seulement les raccourcis propres à ces médias, mais toutes les abréviations, sigles et acronymes qui empoisonnent littéralement l'existence des langagiers. Mine de rien, nous passons une partie de notre vie à apprendre des sigles et acronymes que seules les personnes travaillant dans le même milieu que nous peuvent comprendre.

Vous pouvez constater à quel point la technologie peut réduire notre fardeau pour la traduction de Twitter et d'autres nouveaux médias, chacun nécessitant une certaine adaptation. De tels moyens permettront aux langagiers d'avoir des clients plus satisfaits et d'étendre leur champ d'action. ■

- Consequently, the smart queue must be able to direct the message to be translated to another translator working in the same language combination if the first translator seems to be away from his or her workstation.
- In the same vein, an instant message function would enable translators to contact colleagues working on a specific thread of conversation for help.

Obviously, all this should be part of an environment to assist translators that would include a memory, a bitext, a machine translation engine, a terminology bank and correction software.

Finally, it is worth decoding textese because every minute counts. In fact, all abbreviations, initialisms and acronyms, which are quite literally the bane of language professionals' existence, should be decoded. Without even thinking about it, we spend part of our lives learning the initialisms and acronyms that only those working in the same field we do can understand.

As you can see, technology can significantly alleviate our workload when it comes to translating messages on Twitter and other new media, which all require a different approach. Such tools will help language professionals keep clients satisfied and expand their areas of expertise. ■

Glanure

En anglais, on les appelle freegans *ou* dumpster divers; *en français,* **gratuivores** *ou* **glaneurs alternatifs**. *Leur mode de vie consiste à consommer ce qui est gratuit et à créer des réseaux qui facilitent ce choix pour dénoncer le gaspillage alimentaire.*

La Presse, 28 décembre 2012

All the Buzz

The music in the Toonik Tyme video is known as "**throat boxing**," *a style Tagoona invented. It's a mix between traditional Inuit throat singing and beatboxing, a U.S.-born form of vocal percussion in which rappers use their voices to generate beats and musical sounds.*

Orion Magazine, September/October 2012

La langue et l'oreille

Vous êtes dur d'oreille? Non, c'est dur pour l'oreille

Maurice Rouleau

Anatomiquement parlant, la langue et l'oreille ont un lien de parenté. Ce sont des organes. La langue est l'organe du goût; l'oreille, celui de l'ouïe. Cela s'entend, direz-vous – sans vilain jeu de mots. Mais linguistiquement parlant?... Va pour la langue, car cette dernière est aussi l'organe de la parole. Mais l'oreille?... Que vient faire l'oreille en langue?

Cette question, je me la suis posée en relisant ce que le *Bon usage* (1980, § 783) disait de l'accord de l'adjectif avec deux noms de genre différent (c'est moi qui souligne) :

1. Quand l'adjectif a au masculin et au féminin des terminaisons ne différant pas pour l'oreille, quoique différentes pour l'œil, le voisinage immédiat de l'adjectif masculin pluriel et du nom féminin est **plausible** [...] *Un dictionnaire et une grammaire espagnols* (Maurois).

2. Mais si l'adjectif a au féminin une terminaison différant nettement, pour l'oreille, de celle du masculin, le voisinage dont il vient d'être parlé a quelque chose de **choquant**. Cependant certains auteurs **s'en accommodent** volontiers : *Avec un savoir et une adresse merveilleux* (Proust).

3. Quand un ou plusieurs mots s'intercalent entre l'adjectif masculin pluriel et le nom féminin, l'oreille n'a plus guère de sujet de se trouver **offensée** : *Il racontait avec un charme et une facilité vraiment silencieux*.

Dire, comme le fait Grevisse, que le masculin pluriel de l'adjectif dans *Un dictionnaire et une grammaire espagnols* est **plausible** (c'est-à-dire admissible), a de quoi surprendre, car cela laisse entendre, à mots couverts, qu'un autre accord serait possible! L'accord par proximité... Je me serais plutôt attendu à lire non pas *plausible* mais *de règle*, c'est-à-dire grammaticalement correct. Mais tel n'est pas le cas.

Certains **s'accommodent** du masculin pluriel dans *Avec un savoir et une adresse merveilleux*. Certains peut-être, mais pas Grevisse. Pour lui, cet accord, qui pourtant respecte la règle, est **choquant**! Pourquoi alors ne pas avoir proposé une solution?

Mais il suffit qu'un seul mot sépare le nom féminin de l'adjectif masculin pluriel, comme dans *Il racontait avec un charme et une facilité vraiment silencieux*, pour que l'oreille de Grevisse ne soit plus **offensée**. Il lui en faut vraiment très peu pour flatter son oreille! Moi, il m'en faudrait un peu plus.

Si une chose *blesse, écorche, choque* ou *offense* l'oreille, c'est qu'elle est désagréable à entendre. Autrement, on dira qu'elle *chatouille, flatte, charme* l'oreille. Dans le cas présent, Grevisse laisse entendre que le plaisir de l'oreille doit être pris au sérieux. Pour le lecteur à l'esprit cartésien, ce qui choque l'entendement, c'est que ce plaisir puisse avoir préséance sur la grammaire! Où s'en va-t-on, me dis-je, si l'on en est rendu à se permettre, avec la bénédiction des régents, de telles fantaisies? Il faut dire qu'en langue on n'en est pas à une fantaisie près[1]. Hélas!

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, parler d'oreille en langue n'est pas nouveau. Loin de là. Quiconque a lu ou lira, dans l'ouvrage d'Alexis Chassang[2] ou ailleurs, les *Remarques* de Vaugelas et les commentaires auxquels elles ont alors donné lieu[3], ne peut, ou ne pourra, qu'être surpris de la fréquence à laquelle ces messieurs recourent à leur oreille pour évaluer ce qui doit, ou ne doit pas, se dire. À un point tel d'ailleurs que, après avoir lu l'ouvrage de Chassang, je me suis demandé si, pour savoir quelle est l'orthographe d'un mot, comment faire tel accord, bref savoir rédiger correctement, m'écouter parler ou m'écouter écrire ne suffirait pas... Et je blague à peine. Voyez par vous-même ces quatre exemples parmi tant d'autres.

1. « L'oreille qui en pourrait décider[4], ne peut connaître si on dit *ma sœur est allée visiter*, ou *est allé visiter* [...] Je sens bien que devant des infinitifs qui commencent par une voyelle, mon oreille **n'est pas contente**, quand j'entends dire, *mes frères sont allé apprendre au Juge, mes sœurs sont venu avertir ma mère*. Cela **blesse** autant que si on disait, *mes frères sont allé à Paris, mes sœurs sont venu ici* [...] » (II-281-C)[5].

2. « Il faut dire, *C'est elle qu'on a plaint*, et non pas *plainte*, c'est-à-dire dont on a eu pitié. *C'est la violence dont elle s'est plaint*, et non pas *plainte*. [...] Tant y a que *plainte* en ces endroits **choque** l'oreille » (I-297-P).

3. « On dit de même *près l'Hôtel de Ville*, parce que la répétition de la particule *de* **blesserait** l'oreille. On pourrait dire *près du Palais Royal*, mais *près le Palais Royal*, est plus usité » (II-73-A).

4. « Je dirais, *il trouva les étangs et les rivières glacées*, et non pas *les étangs et les rivières glacés*. La raison est, que *glacés* étant près de *rivières* qui est pluriel, on a oublié en quelque sorte, que le mot *étangs* précède *rivières*, et l'oreille **souffre** à entendre dire *les rivières glacés*. [...] l'oreille ne **souffre** point, si *glacés* est séparé de *rivières*, comme dans : *les étangs et les rivières qu'il trouva partout glacés* » (II-91-C).

Pourquoi ces messieurs attachent-ils autant d'importance à l'oreille? Parce que la douceur est, s'il faut les croire, la qualité suprême de la langue et, par conséquent, le moteur de son évolution. Si un mot est doux (à l'oreille), il passera dans l'usage; s'il est dur, il sera rejeté. Il faut, par exemple, cesser d'employer *d**A**moiselle* et dire *d**E**moiselle* et *mad**E**moiselle*. Pourquoi? demanderez-vous. Parce que le ***e*** est beaucoup plus doux que le ***a*** (I-23 -V)! Ou encore, il ne faut pas hésiter à employer *insidieux*, car, outre le fait qu'il n'existe pas d'autre mot pour dire ce qu'il signifie, il est beau et doux à l'oreille. Son avenir dans la langue serait donc assuré par le simple fait qu'il est agréable à entendre (I-107-V)!

Pour ces messieurs, la douceur, ou le plaisir de l'oreille – ce qui revient au même –, joue un rôle crucial. C'est l'oreille qui décide, qui est le seul juge (I-295-P; II-84-C), le souverain juge (I-190-V). Au point que, si ce que la grammaire prescrit ne plaît pas à l'oreille, la grammaire doit céder le pas à la douceur (I-163-C).

Mais cette douceur, que Vaugelas voudrait à tout prix voir régner en maître sur la destinée de la langue, lui joue parfois de vilains tours; il arrive qu'elle cède sa place, ce qui évidemment contrarie Vaugelas : « Ce mot [*quantesfois*] pour dire *combien de fois*, est beau et agréable à l'oreille selon l'avis de beaucoup de gens, tellement que je m'étonne qu'il ait eu une si mauvaise destinée... » (II-214-V). Son étonnement me surprend, car, ailleurs dans ses *Remarques*, il nous met en garde contre la suprématie de l'oreille. Cette dernière peut être fautive, nous dit-il (I-150-V). Pas question de contenter d'abord et avant tout son oreille (II-472-V); la raison doit être satisfaite en premier! J'ai un peu de difficulté à le suivre. Sur quoi se base donc Vaugelas pour dire que, dans tel cas, l'oreille est le juge suprême, c'est-à-dire fiable, et, dans tel autre, non fiable, fautive? Aurait-il, lui, une oreille absolue, une oreille qui ne se trompe jamais?

S'il le pense, il s'en trouve pour le contester. Par exemple, Vaugelas s'étonne que la rudesse des consonances dans *Il **en**tend **pour**tant **a**vant toutes choses*, rudesse qui lui saute aux yeux (ou à l'oreille), échappe à tant de gens (I-374-V). Pour Corneille, ce qui est choquant, ce n'est pas tant leur présence que la distance qui les sépare. Son oreille n'est point choquée d'entendre dire *j'ai vu à **re**gret son se**cret** tra**hi*** (consonances proches), mais elle ne peut souffrir *j'ai vu avec beaucoup de re**gret** qu'on avait tra**hi** son se**cret*** (consonances distantes) (I-376-C). L'Académie (I-376-A) ne trouve, elle non plus, aucune rudesse dans la phrase de Vaugelas. Mais elle s'empresse d'ajouter « peut-être aurait-on peine à souffrir celle-ci, *Il blâme pour**tant** tout ce qu'il en**tend*** ». De toute évidence, les oreilles n'ont pas toutes la même sensibilité.

> ***« Mais il y a une différence entre choisir la tournure la plus agréable à lire et l'imposer comme règle sur la foi de son oreille. »***

Mais Vaugelas était-il conscient d'imposer à tous ce que SON oreille lui dictait? Fort probablement que non, car son ton est presque toujours péremptoire : « il faut toujours dire », « ni l'un ni l'autre n'est bon », « cela ne vaut rien » ou encore « quelle oreille n'est point choquée de... ». Comme s'il détenait la vérité absolue! Mais il lui arrive de reconnaître qu'il puisse avoir tort, mais en de très rares occasions : « *En table*, que plusieurs disent, pour dire *à table* ne vaut rien du tout, et **choque** merveilleusement l'oreille, au moins certes la mienne » (II-472-V). D'autres oreilles peuvent donc ne pas être offensées, là où la sienne l'est! Autrement dit, son opinion n'est pas sans appel, malgré le ton dogmatique employé.

Si les oreilles ne se valent pas toutes, si ce qui paraît doux à certaines peut sembler rude à d'autres, à quoi alors peut bien tenir cette différence de sensibilité? Apparemment, à l'**usage**! En effet, si quelque chose semble rude, c'est que l'oreille n'y est point encore accoutumée. Par exemple, il est plus rude de dire *lequel* que de répéter deux fois *qui*, car « l'usage en est si fréquent, qu'il en ôte la *rudesse*, et l'oreille n'en est point offensée » (I-118-V). Comment l'oreille des autres pourrait-t-elle s'accoutumer si, chaque fois que quelqu'un recourt à une tournure qui est rude à l'oreille de Vaugelas, ce dernier se permet d'intervenir de façon autoritaire?... En agissant ainsi, Vaugelas ne veut-il pas orienter l'usage plutôt que le refléter?...

Parfois même Vaugelas craint que l'usage ait à plier l'échine devant la douceur. Il craint, par exemple, que *satifaire* et *satifaction* – qui étaient alors de plus en plus utilisés, mais que la Cour et les bons auteurs ne pouvaient souffrir – ne remplacent *satisfaire* et *satisfaction*. Il craint que la mauvaise prononciation ne l'emporte, étant donné qu'il est « plus doux de dire, *satifaire* et *satifaction*, sans ***s***, qu'avec une ***s***, et que la prononciation en est beaucoup plus aisée » (I-262-V). Fort heureusement, sa crainte ne s'est pas avérée.

Quelle place doit donc occuper l'*usage* dans la langue? Quelle crédibilité faut-il accorder aux régents, aux grammairiens? Respectent-ils vraiment l'usage? N'imposeraient-ils pas plutôt leur vision de la langue, c'est-à-dire l'usage que,

eux, en font et qu'ils voudraient voir se généraliser? À cela, Vaugelas a une réponse toute prête : en cas de doute, mieux vaut consulter les femmes et ceux qui n'ont pas étudié. Surtout ne consultez pas que ceux qui connaissent le latin et le grec. Les femmes, certes, mais pas toutes. Uniquement celles qui fréquentent la Cour, même si ce que disent les autres – celles qui forment la « lie du peuple » (Vaugelas dixit) – pourrait à l'occasion mieux refléter cet usage.

Douter d'un mot ou d'une phrase, c'est douter de l'usage, c'est-à-dire de la façon de parler ou d'écrire. Et pour Vaugelas, les femmes et ceux qui n'ont pas étudié le latin et le grec – ou toute autre langue – sont les témoins les plus crédibles[3], car ils ne sont pas influencés par les tournures propres à ces langues étrangères (comme dire : Faire sûr / *to make sure*; Marcher son chien / *to walk one's dog*; Je vous ai manqué / *I missed you*). Faut-il croire Vaugelas quand il dit que la lie du peuple pourrait apporter quelques précisions sur l'usage? On peut toujours lui accorder le bénéfice du doute, mais il ne se gêne pas pour dire le contraire : « Toute la Cour dit *filleul*, et *filleule*, et toute la ville *fillol*, et *fillole*. Il n'y a pas à délibérer si l'on parlera plutôt comme l'on parle à la Cour, que comme l'on parle à la ville. Mais outre que l'usage de la Cour **doit** prévaloir sur celui de l'autre sans y chercher de raison... » (II-25-V). Autrement dit, on recourt à la lie du peuple uniquement quand cela fait l'affaire.

Si l'usage jouait un si grand rôle dans la langue, comment expliquer que ces messieurs faisaient régulièrement référence à leur oreille? On pourrait toujours dire que c'était la mode de l'époque. Mais, de nos jours, on recourt encore à l'oreille. Moins souvent peut-être, mais on y recourt quand même. Rappelez-vous les commentaires de Grevisse, cités en début d'article. André Goosse, en 2008, ne fait plus, à ce propos, intervenir l'oreille comme l'avait fait Grevisse en 1980. Cela ne signifie pas pour autant que *oreille* soit disparu du discours grammatical. Que non! On le rencontre encore. À preuve, ce que nous dit Goosse (*Bon usage*, § 285, *b*, 5°) à propos de la construction du verbe *hériter* : « *Hériter* DE *qqch* DE *qqn* est rare et peu recommandable; les deux régimes ne sont pas là différenciés, sans compter que le double ***de*** ne plaît pas aux **oreilles** délicates; cela **choque** moins avec *dont* et surtout avec *en*. [...] *Un secret dont j'ai hérité de mes pères*; [...] *L'Italie n'a pas inventé la mosaïque; elle en hérita des Grecs.* »

Il faudrait donc, à l'occasion, faire jouer son oreille quand on écrit! Même aujourd'hui... Mais seulement avec la bénédiction des régents de la langue. Sinon, on se fera reprendre.

Compte tenu de ce que j'ai lu dans l'ouvrage de Chassang, je ne m'étonne plus – même si je le déplore grandement – que la langue française soit si pleine d'embûches. À l'époque où telle ou telle façon de dire a été décidée, l'oreille jouait un très grand rôle. C'était elle qui, en bout de ligne, dictait.

Certains diront qu'en écrivant, on se fie, encore aujourd'hui, consciemment ou non, à son oreille pour s'assurer que la phrase qu'on est en train d'écrire sonne bien. Il est vrai qu'une phrase bien « roulée » est plus agréable à lire ou à entendre qu'une autre qui ne le serait pas, même si cette dernière respecte en tous points la grammaire. Mais il y a une différence – du moins, pour moi – entre choisir la tournure la plus agréable à lire et l'imposer comme règle sur la foi de son oreille.

Mais à y regarder de plus près, n'est-ce pas ce que fait souvent le réviseur quand il décide de mettre son grain de sel?... Il oublie que son oreille n'est pas absolue, que ce qui est doux à son oreille ne l'est pas nécessairement à celle des autres. ■

Notes et références

1 Voir *La langue française et ses caprices*, à http://rouleaum.wordpress.com/.

2 Alexis Chassang, *Remarques sur la langue française par Vaugelas. Nouvelle édition comprenant le texte de l'édition originale, des remarques inédites, une clef inédite de Conrart, tous les commentaires du XVIIe siècle, des notes nouvelles, une introduction et une table analytique des matières*, deux tomes, Versailles, Paris, 1880.

3 Les commentateurs sont Olivier Patru (en 1681), Thomas Corneille (en 1687), sans oublier l'Académie elle-même (en 1704).

4 La ponctuation est celle du texte d'origine. Le texte (ex. *L'oreille qui en pourroit decider, ne peut connoistre...*) a été réécrit à la moderne pour en simplifier la lecture.

5 Ces chiffres renvoient respectivement au tome (I ou II) et à la page de l'ouvrage de A. Chassang (1880). Et la lettre, à l'auteur de l'extrait cité : V (Vaugelas); P (Patru); C (Corneille) et A (Académie).

6 Quel sens les Académiciens peuvent-ils bien donner à *oreille*, dans ce dernier commentaire, pour que leur oreille soit **choquée** d'entendre deux mots qui se prononcent pourtant de la même façon (*glacés* et *glacées*)? La différence se voit, certes, mais elle ne s'entend pas!... Du moins de nos jours. Pourtant leur oreille souffre! Peut-être que le *e* du féminin se faisait entendre à cette époque, que *glacée* se prononçait *gla-cé-e*! Qui sait?

7 Ne se discrédite-t-il pas, par le fait même, lui qui s'y connaissait si bien en latin et en grec?

Directrice
Director
Nathalie Bédard

Rédacteur en chef
Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint
Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture
Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

Conception graphique
Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2013

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2013

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Jean Delisle, membre de la Société royale du Canada, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*.

Professeure émérite de l'Universidad de Alcalá (Madrid, Espagne), ***Josefa Gómez de Enterría*** est, depuis 2000, chercheuse principale du projet *Lingüística y Terminología del Plan Nacional*. Elle est l'auteure de nombreux livres et articles dans le domaine de la langue.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels.

Isabelle Landry, trad. a., est titulaire d'un baccalauréat en traduction et d'un diplôme d'études supérieures en relations publiques de l'Université Laval. Elle travaille à son compte dans divers domaines, notamment en éducation. Elle est actuellement présidente par intérim du Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTE).

Manuel Martí-Sánchez est professeur titulaire du cours *Lengua Española* de la Universidad de Alcalá (Madrid, Espagne). Il a participé à plusieurs projets de recherche, dont *Estudio de los Lenguajes Especializados en Español (I) Elaboración y desarrollo de vocabularios científicos y técnicos* et *Estudio de los Lenguajes Especializados en Español (II) et Tratamiento de la terminología desde los textos especializados: variación y fraseología*.

Gabriel Martin étudie la linguistique à l'Université du Québec à Montréal. Il a notamment travaillé au *Dictionnaire de la langue française : le français vu du Québec* et pour l'Agence spatiale canadienne. Son premier ouvrage, le *Dictionnaire des onomastismes québécois*, paraîtra cette année.

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice et réviseure dans le privé pendant plus de 15 ans. En 2001, elle est entrée au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction. Elle collabore à *L'Actualité langagière* depuis 2002.

Irma Nunan est titulaire d'une maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa. Elle est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus*®.

André Racicot est formateur au Bureau de la traduction, diplômé en science politique et en études allemandes et polyglotte. Il anime des ateliers de traduction sur la littéralité, la méthode de travail, les pièges du français et donne le nouveau cours sur l'actualité internationale, *Le monde émergent*.

Maurice Rouleau est l'auteur de nombreux articles et livres traitant de traduction, tant médicale que générale, et d'un ouvrage de référence, le *Rouleau des prépositions*. Maintenant joyeux retraité, il se consacre surtout à son blogue, *La langue française et ses caprices*, qui se veut un outil de réflexion sur la langue française.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail linguistique du Canada.

Jean Delisle, Fellow of the Royal Society of Canada, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle - Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author of some 20 books, which have been translated into more than a dozen languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Emeritus professor at the Universidad de Alcalá (Madrid, Spain), ***Josefa Gómez de Enterría*** has been the lead researcher on the *Lingüística y Terminología del Plan Nacional* project since 2000. She has also written many books and articles on language.

André Guyon studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Isabelle Landry, C. Tr., holds a bachelor's degree in translation and a graduate diploma in public relations from Laval University. As a freelancer, she works in various fields, notably education. She is presently interim president of the Network of Translators in Education (NTE).

Manuel Martí-Sánchez is a full professor at the Universidad de Alcalá (Madrid, Spain), where he teaches the *Lengua Española* course. He has participated in several research projects, such as *Estudio de los Lenguajes Especializados en Español (I) Elaboración y desarrollo de vocabularios científicos y técnicos* and *Estudio de los Lenguajes Especializados en Español (II) et Tratamiento de la terminología desde los textos especializados: variación y fraseología*.

Gabriel Martin is studying linguistics at the University of Quebec at Montréal. Of particular note is the work he has done for the *Dictionnaire de la langue française : le français vu du Québec* and the Canadian Space Agency. His first book, the *Dictionnaire des onomastismes québécois*, is scheduled for publication in 2013.

Barbara McClintock, M.A., C. Tr., worked in the private sector as a translator and reviser for more than 15 years. She joined the Translation Bureau's Montréal Regional Unit in 2001. She has been a contributor to *Language Update* since 2002.

Irma Nunan, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist on the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus*®.

André Racicot is a trainer with the Translation Bureau; he holds degrees in political science and German studies and speaks several languages. He gives translation workshops on literal renderings, work methods and the pitfalls of French, as well as a new course on issues of international relevance called *Le monde émergent*.

Maurice Rouleau has written a number of articles and books about medical and general translation and a reference work entitled *Le Rouleau des prépositions*. Now happily retired, he devotes much of his time to his blog, *La langue française et ses caprices*, about the French language and its challenges.

Fanny Vittecoq, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus*® and the Language Portal of Canada.

L'Actualité langagière
Language Update

***L'Actualité langagière*, c'est**

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

***Language Update* is**

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca